

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Un roi amoureux

Barbara Cartland

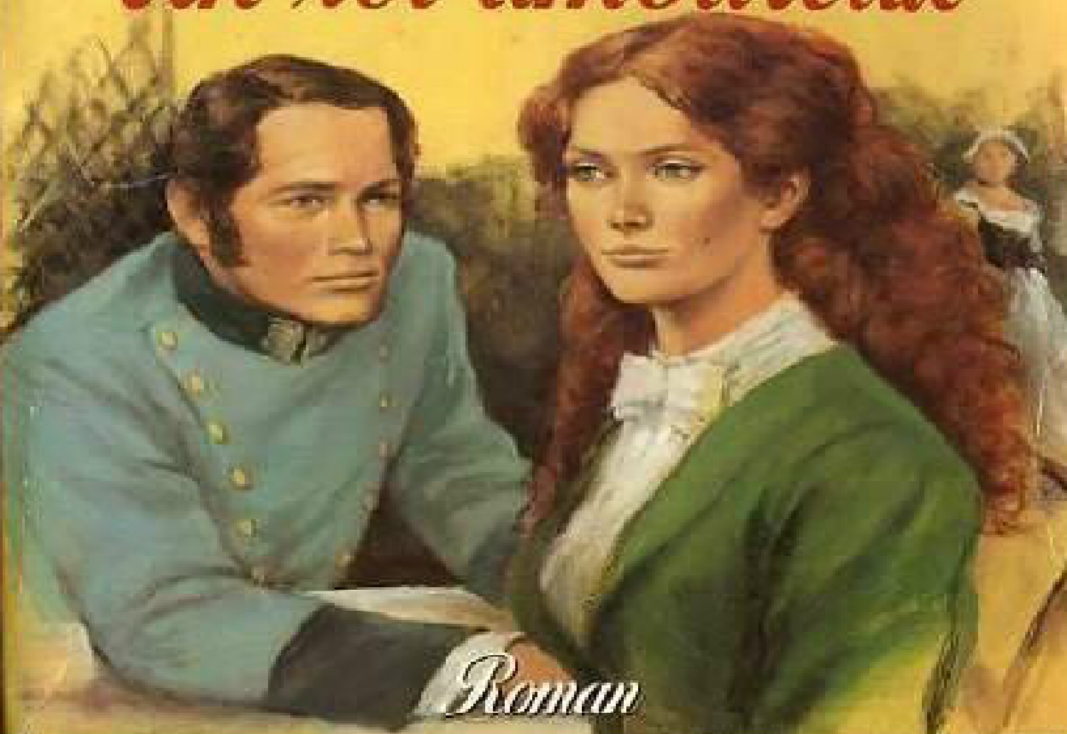
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Un roi amoureux



Résumé :

Le grand-duché d'Aldross: un royaume endormi pour une princesse qui s'ennuie! fuyant la cour, la jolie Zita ne rêve que de paris tourbillonnant du second empire que lui décrit son professeur de français. Dans ces récits, qu'elle écoute avec délices, un nom revient souvent, auréolé de mystère et de séduction, celui du roi Maximilien... il vient! Maximilien sera là dans quelques jours! et pour ne pas ruiner les chances de son aînée, on prétend empêcher Zita de le rencontrer! Qu'à cela ne tienne! le roi doit faire une halte à l'auberge de la croix-d'or. Elle s'y rendra, déguisée en servante... Il est encore plus fascinant qu'elle ne l'imaginait... Et d'autant plus dangereux! refusant d'être sa nouvelle conquête, Zita s'enfuira. Mais peut-on échapper à un roi amoureux?

NOTE DE L'AUTEUR

Les mariages morganatiques dans les familles royales ont souvent été heureux.

Le prince Alexandre de Hesse épousa, en 1851, Julie comtesse Van Hanke, une jeune roturière. Elle devint la princesse Battenberg et fut la fondatrice de la grande et glorieuse famille royale: les Battenberg-Mountbatten.

Le prince George, duc de Cambridge et cousin de la reine Victoria, épousa Louisa Fair-brother, une danseuse, en 1847 et fut très heureux avec elle.

Le roi Alexandre de Grèce, lui, épousa secrètement Aspasia Manos, la fille de l'aide de camp de son père. On ne lui donna ni titre, ni rang, mais sa fille devint la princesse Alexandra de Grèce.

Sa Majesté le roi Maximilien quitta le divan où il était étendu et reposa son verre.

— Je dois partir, dit-il.

— Ah ! mais non, mon cher !

C'était une femme qui se récriait ainsi. Debout devant un miroir, elle ne contemplait pas son visage, pourtant ravissant, mais le collier de rubis et de diamants qui ceignait son cou ivoirin.

— Vous ne pouvez m'abandonner déjà !

Son accent étranger donnait beaucoup de charme à sa voix où perçaient par ailleurs des intonations assez communes. Pour donner plus de force à ses protestations, elle s'avança vers le roi, laissant s'entrouvrir son déshabillé de mousseline et de dentelle.

— Votre cadeau me va-t-il bien, mon ami ? demanda-t-elle.

Le regard du souverain s'attarda sur ce corps exquis qui avait déjà ensorcelé Paris. Un sourire se dessina alors sur les lèvres de la Belle — c'était là en effet le nom qu'on lui connaissait sur les scènes parisiennes — et lentement, d'un mouvement presque imperceptible des épaules, elle fit glisser son déshabillé qui tomba à ses pieds. Elle avait une peau très blanche, une taille fine, des seins et des hanches galbés comme le voulait la mode mais qui atteignaient une perfection rarement égalée.

Elle resta un instant immobile sous le regard du roi, puis avec un petit cri inarticulé, elle se pressa contre lui, nouant ses bras autour de son cou, cherchant ses lèvres...

Beaucoup plus tard, le monarque s'approcha du miroir pour nouer sa cravate. C'était la Belle qui reposait à présent sur le divan, alanguie et comblée, tandis qu'à son cou le collier de rubis jetait tous ses feux.

— Vous m'avez retardé, observa le roi. Mais je n'aurai aucun mal à convaincre le Premier ministre de l'importance des affaires qui m'ont retenu.

— Que pourrait-il y avoir de plus important que moi ? demanda la Belle.

— Voilà une question à laquelle mon Premier ministre trouverait bon nombre de réponses, répliqua le roi avec un sourire.

En le contemplant, la Belle se disait qu'elle n'avait encore jamais connu d'amant plus ardent, et elle avait pourtant une longue expérience des hommes.

Séduite à douze ans, elle avait en effet atteint la célébrité en passant de lit en lit jusqu'à jouer au Théâtre Impérial du Châtelet où elle avait rencontré le roi. Elle avait eu pour amants des ducs, des marquis et même un obscur prince italien, mais un monarque présentait à ses yeux un attrait autrement irrésistible. Comme il était en outre fortuné et tout prêt à lui assurer une vie des plus confortables, elle n'avait pas hésité à quitter Paris pour l'accompagner dans son royaume: le Valdenstein.

Le palais royal abritait un théâtre privé où elle pouvait danser devant des spectateurs de marque chaque fois qu'elle le désirait. Elle trouvait toutefois plus excitant de se produire pour le roi seul dans le château où il l'avait installée.

Construit un siècle auparavant dans les jardins du palais, celui-ci était relié au cabinet de travail du roi par une porte et un passage secrets dont lui seul détenait la clef. C'était le grand-père de Maximilien qui le premier avait utilisé cette résidence pour y loger une maîtresse, lorsque son grand âge lui avait interdit d'aller chercher à Paris ces plaisirs que seule une belle femme pouvait lui dispenser.

— Quand vous reverrai-je ? demanda la Belle.

Elle n'était jamais sûre de sa réponse. Elle savait aussi qu'il était absurde de sa part d'essayer de lui arracher la promesse d'une visite. Tout-puissant, ne reconnaissant d'autre volonté que la sienne, le roi prisait son indépendance par-dessus tout. La sagesse aurait donc voulu qu'elle se tût, se contentant d'attendre avec impatience qu'il daigne venir la voir à nouveau.

Les précédents amants de la Belle avaient toujours été à ses pieds : un mot d'elle pouvait les combler de bonheur ou les précipiter dans le plus profond désespoir. Or il en allait bien différemment du roi. Il la trouvait désirable, la remerciait généreusement du plaisir qu'il prenait à sa compagnie, mais elle n'était jamais sûre qu'il ne la renverrait pas subitement sans un mot d'explication.

Mais elle chassa ces sombres pensées. Son expérience de demi-mondaine lui disait en effet qu'il fallait être bien stupide pour être abandonnée par un homme, même lorsqu'il ne vous désirait plus. Elle se leva et s'approcha du roi, le couvant d'un regard admiratif tandis qu'il enfilait une veste ajustée qui mettait en valeur ses larges épaules et sa tournure athlétique.

— Vous êtes tellement séduisant, dit-elle d'une voix douce. Les heures qui vont nous séparer me seront cruelles et j'attendrai avec impatience cet instant où je pourrai vous dire encore toute la violence de mon amour.

Tant de grandiloquence fit naître un sourire narquois sur les lèvres du roi. Car ces phrases provenaient d'un des spectacles de sa maîtresse, spectacle dont le succès avait tenu à ses qualités de danseuse plus qu'à celles du texte au demeurant très sommaire.

Il avait beau être séduit par le physique et les dons artistiques de la Belle, le roi se disait souvent que, comme beaucoup de femmes, elle avait beaucoup plus de charme lorsqu'elle se taisait.

— J'organiserai peut-être une représentation au théâtre, samedi prochain, dit-il en se dirigeant vers la porte. Je vais y réfléchir et je vous en avertirai. J'aimerais que vous nous montriez quelque chose d'entièrement nouveau.

Avant que la Belle ait pu répondre, il avait quitté la pièce. Elle se jeta sur le divan, assez contrariée. Une nouvelle danse ! Il lui faudrait répéter, préparer d'autres costumes, et Maximilien le savait ! Quand il n'avait pas besoin d'elle, il lui trouvait des occupations et décidait de son emploi du temps. Cela la rendait d'autant plus furieuse qu'elle aurait voulu que son charme suffît à l'envoûter totalement, à accaparer toutes ses pensées.

Bien d'autres avant elle avaient essayé de conquérir le cœur du roi, sans jamais y parvenir. La liste des ravissantes femmes qui s'étaient succédé au Valenstein était longue. Toutes étaient reparties en larmes, ou tout au moins mortifiées dans leur amour-propre. Leur pouvoir de séduction s'était toujours révélé inférieur à l'idée qu'elles s'en faisaient. « Le roi est un amant généreux, attentionné et merveilleusement passionné, avait dit à la Belle une de ses amies. Mais il est également insaisissable et totalement indifférent au chagrin des femmes. » La Belle ne l'avait pas crue, sûre de conquérir le cœur de son souverain, même si le monde entier avait échoué avant elle.

A présent, malgré les bijoux dont il la couvrait et le désir ardent qu'elle lui inspirait, elle le savait toujours parfaitement et absolument maître de lui. Elle avait même le sentiment assez désagréable que si elle mourait, il ordonnerait un superbe enterrement et l'oublierait instantanément.

Tout en pestant intérieurement, la Belle alla s'accouder à la fenêtre. Devant elle se dressaient de hautes montagnes couvertes de pins, et au fond de la vallée une rivière déroulait son long ruban argenté au milieu de prairies fleuries. Mais elle était insensible aux beautés de la nature; elle rêvait à des boulevards, à une foule de passants, à des réverbères scintillant au-dessus des cafés, aux spectateurs venus envahir le théâtre pour l'applaudir à tout rompre à la fin du spectacle. « Je suis une imbécile ! se dit-elle. Pourquoi ne pas rentrer à Paris et le quitter ? »

Se détournant de la fenêtre brusquement, elle contempla une fois de plus les rubis qui ceignaient son cou. Elle avait peur comme

beaucoup de femmes frivoles avant elle, peur d'aimer un homme pour qui elle n'était qu'un corps magnifique et une sublime danseuse.

Maximilien suivit le passage secret, qu'ornaient de belles boiserries de noyer, puis ouvrit avec une clef d'or la porte de son cabinet. Il ne pensait déjà plus à la Belle mais à son Premier ministre qui devait l'attendre depuis plus d'une heure. Il n'était toutefois nullement dans ses intentions de s'excuser. Monarque de droit divin, il estimait en effet n'avoir aucun compte à rendre de ses actes.

Il traversa ensuite un immense hall de style bloque, célèbre dans toute l'Europe pour sa beauté. Le palais tout entier, ainsi que les trésors qu'il contenait, excitaient d'ailleurs l'envie des hommes d'État étrangers en visite au Valdenstein. Le bâtiment originel datait du XVI^e siècle mais il avait été agrandi et reconstruit au cours des siècles, chaque souverain s'attachant à le rendre plus imposant que le p^récédent.

Une fois gravis les degrés du superbe escalier d'ivoire et d'or, le roi parvint à l'antichambre où les souverains du Valdenstein avaient de tout temps reçu leurs ministres. D'immenses tapisseries y décrivaient d'anciennes batailles, le plafond s'ornait de ravissantes peintures à la manière italienne, œuvre d'un artiste du pays, et l'ensemble semblait vouloir rappeler aux ministres qu'ils n'étaient qu'un maillon dans la longue chaîne de l'histoire du Valdenstein.

Le roi, qui s'attendait à retrouver non seulement son Premier ministre mais la plupart des membres de son gouvernement, fut surpris de ne voir que deux hommes. Plongés dans une conversation animée, l'air grave et presque anxieux, ceux-ci ne s'aperçurent pas immédiatement de l'entrée du souverain, bien que deux laquais l'aient précédé.

Perspicace et intuitif quand il le désirait, Maximilien comprit aussitôt que son Premier ministre avait sollicité un entretien pour une affaire importante et non pour une visite de courtoisie.

Les deux hommes se redressèrent à son approche et le saluèrent d'une légère inclination de tête, comme c'était à présent la règle dans toutes les cours d'Europe.

— Bonjour, messieurs.

— Bonjour, Votre Majesté, répondit le Premier ministre. Nous vous sommes très reconnaissants d'avoir accepté de nous recevoir si vite.

Le roi salua son chancelier, le comte Holé, un homme qu'il n'appréciait guère.

— Nous souhaitons entretenir Votre Majesté d'une question importante. Nous espérons qu'elle acceptera de nous écouter avec bienveillance.

— Cette pièce est un peu grande pour une conversation d'ordre

intime, fit observer le roi en haussant les sourcils. Passons à côté, nous serons plus à notre aise.

Il les précéda dans une petite pièce ornée de ravissants meubles français, et s'installant dans un haut fauteuil où fils d'or et de soie s'entrelaçaient pour dessiner les armoiries royales, il leur fit signe de s'asseoir.

— Eh bien, messieurs ? Vous avez éveillé ma curiosité. Quel est ce problème capital qui ne semble pas requérir la présence de mon cabinet ?

— Le chancelier et moi-même tenions à vous parler avant que ce problème — comme Votre Majesté l'appelle très justement — n'attire l'attention du gouvernement et par voie de conséquence, celle du parlement.

Le Premier ministre s'interrompit et jeta un regard au chancelier comme pour s'assurer de son soutien, puis il reprit :

— Puis-je vous parler sans détour, Majesté ?

— Mais certainement. Vous savez que je n'apprécie guère les discours interminables : ils sont le plus souvent inutiles.

— Très bien. Bon nombre de mes collègues ainsi que le peuple de ce pays s'inquiètent de l'absence d'héritier au trône. Ils redoutent en effet que certaines nations voisines ne s'immiscent dans les affaires du Valdenstein, s'il venait à vous arriver malheur.

— Si je comprends bien, monsieur, vous souhaiteriez que je me marie.

— Vous m'avez demandé d'être franc, Votre Majesté, la réponse est donc oui.

— Je suis pourtant encore assez jeune.

— Oui, Sire. Mais vous n'avez pas de frères, et seul un fils pourrait assurer la perpétuation de votre lignée.

Le roi garda le silence. Craignant de l'avoir irrité, le Premier ministre se hâta de poursuivre :

— Dans le sud du pays, vos sujets ont été très émus par la tentative d'assassinat perpétrée contre le roi Gustave, il y a trois semaines. Il n'y a échappé que par miracle, et un assassin peut encore frapper.

— Il y a des anarchistes partout, déclara le roi d'un ton méprisant. On en parlait à Paris lors de mon dernier séjour. J'ai entendu dire que même la reine Victoria avait fait l'objet d'un attentat.

— C'est vrai, Sire. Mais nous ne redoutons pas seulement le crime d'un fanatique, Votre Majesté court souvent d'autres dangers.

Le Premier ministre faisait allusion aux distractions favorites de son souverain : celui-ci pratiquait l'alpinisme et se vantait d'avoir conservé à trente-cinq ans ses forces et son endurance de jeune homme. Il aimait aussi dresser les chevaux sauvages du Valdenstein. Capturés dans des régions forestières reculées, ils étaient amenés dans

les écuries royales, et le roi mettait un point d'honneur à soumettre ceux que ses palefreniers craignaient le plus.

Bien que son ministre n'osât pas en faire mention, Maximilien n'ignorait pas qu'un autre de ses passe-temps suscitait également son inquiétude. Lors de son dernier séjour à Paris, il s'était en effet battu en duel avec un gentilhomme français, qui l'avait accusé d'avoir séduit sa femme. Il avait blessé ce duelliste redoutable qui avait déjà abattu deux hommes, ne recevant lui-même qu'une légère égratignure au bras. Mais la nouvelle avait mis tout le Valdenstein en émoi, et le cabinet ne pouvait y voir qu'une raison supplémentaire de le pousser au mariage.

— Vous savez combien le pays est heureux sous votre règne, disait le chancelier. Nous espérons jouir encore longtemps de ce bonheur et de cette prospérité, mais en même temps...

Il rencontra le regard du roi et s'interrompit brutalement comme s'il s'attendait à essuyer une réponse cinglante. Maximilien s'appêtait en effet à répliquer vertement, mais il se souvint soudain de la menace redoutable qui pesait sur le Valdenstein.

L'année précédente, à Paris, Napoléon III lui avait déclaré sans ambages que les ambitions de la Prusse l'alarmaient. Bismarck avait d'après lui l'intention de constituer une Allemagne impériale en soumettant tous les petits États allemands les uns après les autres. N'accordant que peu de crédit à l'intelligence de l'empereur, Maximilien n'avait prêté aucune attention à ses paroles. Mais depuis lors, les souverains des petits royaumes tels que le sien n'avaient cessé de lui faire part de leurs craintes, et il commençait à voir la Prusse comme une immense vague déferlant sur l'Europe, engloutissant principautés sur principautés pour former une fédération capable de tenir tête à la France et à l'Angleterre.

A la stupéfaction du Premier ministre, ce fut donc sans colère qu'il déclara :

— Je vais réfléchir à votre suggestion. Bien que je n'aie aucun désir de me marier, vos propos sont sensés, et je comprends que mon peuple souhaite me voir un héritier.

Le Premier ministre poussa un profond soupir de soulagement.

— Je ne peux que remercier Votre Majesté de sa compréhension, dit-il d'une voix étouffée.

— Une alliance avec l'un de nos voisins immédiats serait des plus avisées, poursuivit le roi. Nous pourrions ainsi présenter un front uni si le besoin s'en faisait sentir.

En homme sage, le Premier ministre comprit instantanément les propos de son souverain. Il connaissait lui aussi les ambitions de Bismarck, ce ministre qui manipulait le pusillanime Guillaume I^{er}, plus préoccupé de sa santé que de la grandeur de son pays.

— Merci de votre visite, messieurs, dit Maximilien en se levant. Je vous ferai part de ma décision.

Les deux hommes se retirèrent, enchantés du succès de leur mission.

Une fois seul, le roi se rassit et son regard se posa sur un ravissant tableau de Fragonard. Mais il ne voyait pas la gracieuse figure féminine, ni les cupidons qui l'entouraient. Il ne songeait qu'à l'ennui mortel qui l'attendait, à cette reine qu'il allait devoir épouser et dont le seul attrait serait le sang royal.

Il connaissait les souverains de ces petites cours pompeuses et mornes d'Europe; il les rencontrait chaque fois que le sacre ou la mort de l'un d'eux exigeait sa présence. Imbus de leur importance, craignant pour leur trône, ils se ressemblaient tous et ne savaient parler que de leurs affaires familiales ou des ragots qui couraient sur les royaumes voisins, exactement identiques aux leurs.

Maximilien se rappelait la nourriture insipide qu'on servait à leur table, leurs lits inconfortables, leurs cérémonies interminables. Autant de fléaux auxquels il avait échappé jusqu'alors et qu'une reine ne manquerait pas de lui imposer. Célibataire, il pouvait en effet se permettre de réduire les cérémonies officielles à leur strict minimum et jouissait de la même liberté qu'un gentilhomme anglais dans son domaine. Il chassait à sa guise, ne dînait qu'en agréable compagnie et, excepté de rares occasions, laissait le soin des réceptions publiques à son Premier ministre et aux membres de son gouvernement.

« Il y a sans doute peu de pays en Europe où un peuple voit aussi rarement son souverain, et par conséquent peu de pays où il est plus satisfait », pensa Maximilien avec ironie.

Mais une reine mettrait un terme à tout cela ! Elle insisterait pour paraître sans cesse en public, visiter des hôpitaux, recevoir des bouquets et parcourir le pays au milieu des acclamations de la foule. Elle se mêlerait aussi de l'organisation du palais, qu'il trouvait parfaite pour sa part.

Au lieu de dîner avec ses intimes, de passer une soirée seul à lire dans son cabinet, d'aller joindre la Belle ou toute autre occupante du château, il serait obligé de subir sa compagnie et une conversation dénuée d'intérêt.

Le roi vit soudain défiler devant ses yeux toute une procession de princesses. Grandes, petites, grosses, maigres, blondes ou brunes, elles avaient un point commun : elles étaient laides à faire peur, et il frémissait à l'idée de devoir partager leur couche. Pourtant l'une d'entre elles porterait ses enfants et ceindrait le diadème du Valenstein !

— Je ne le supporterai pas ! s'exclama-t-il à voix haute.

Il se souvint alors de ces femmes dont la beauté l'avait retenu

quelque temps. Chacune d'entre elles avait été parfaite à sa manière, tout comme les tableaux qui ornaient le palais, les bijoux qu'il leur avait offerts, les lignes harmonieuses qu'il recherchait en architecture. Rien n'était plus intolérable que la laideur !

Cette passion pour la beauté, il la tenait de sa mère, une Hongroise, la plus belle femme qu'il ait jamais vue. Cavalière émérite, elle était morte jeune d'un accident car, comme lui, elle préférait les chevaux sauvages aux montures dociles et sûres. C'était elle, son image, sa parfaite beauté qu'il recherchait en chaque femme sans jamais la trouver.

Terrifié par ce que lui réservait l'avenir, le roi eut l'impression qu'un précipice venait de s'ouvrir à ses pieds. Il allait devoir s'engager sur une route inconnue et pleine d'embûches qui, forcément, détruirait à jamais son bonheur et sa tranquillité d'esprit.

Il arpenta longtemps la pièce puis, comme s'il lui fallait échapper aux pensées qui l'obsédaient, il traversa à nouveau l'antichambre pour regagner son cabinet. Il n'hésita qu'un instant avant de sortir la petite clef d'or de son gilet. Bien qu'elle ne fût qu'un dérivatif, et des plus transitoires, seule la Belle pouvait lui apporter l'oubli.

La porte de la salle d'étude s'ouvrit mais, pelotonnée près de la fenêtre et absorbée par sa lecture, la princesse Zita ne leva pas la tête. Lorsqu'elle lisait, ce qui se passait autour d'elle ne l'intéressait pas; elle entraînait dans un monde imaginaire et devenait aveugle et sourde au monde extérieur.

Elle ne prit conscience de la présence de sa sœur que lorsque celle-ci fut à ses côtés.

— Devinez ce qui se passe ? demanda Sophie.

Abandonnant son livre à contrecœur, Zita s'efforça de se montrer intéressée. Elle ne s'attendait à rien de bien passionnant, mais pour que sa sœur vienne la déranger, il fallait que la nouvelle soit d'importance.

— J'ai du mal à le croire, poursuivait Sophie. Mais maman est absolument certaine que c'est bien la raison de sa visite.

— De qui parlez-vous ? Quelle visite ?

— Le roi Maximilien souhaite séjourner quelques nuits chez nous au cours de son voyage. Il fait le tour des pays voisins.

Sophie avait sa voix habituelle mais ses yeux bleus trahissaient son émotion et une certaine appréhension. Stupéfaite, Zita resta un instant sans voix avant de s'exclamer :

— Le roi Maximilien ! Vous en êtes sûre ?

— Absolument sûre. Maman pense qu'il vient demander ma main.

— Il a une réputation pourtant de célibataire endurci ! fit Zita incrédule. Je sais ce qui a pu le faire changer d'avis, ajouta-t-elle

comme pour elle-même. Bismarck ! Papa en parlait encore tout récemment avec le baron Meyer.

Elle réfléchit un instant puis reprit d'un ton assuré :

— Oui, c'est certainement cela ! Maximilien sait que Bismarck est résolu à agrandir l'Allemagne, et ce mariage lui assurerait le soutien de notre pays. En outre il a besoin d'un héritier.

Zita n'attendait pas de réponse. Sophie ne montrait en effet pas le moindre intérêt pour la politique. Quand leur père recevait des hommes d'État, elle ne prêtait aucune attention à la conversation et elle ne lisait jamais le moindre journal. Zita, elle, prenait autant de plaisir aux journaux qu'à ses livres et se disait souvent que son cerveau se divisait en deux parties : l'une préoccupée des problèmes politiques qui troublaient l'Europe, l'autre dominée par l'imaginaire, par un monde féerique peuplé de nymphes, de satyres, de lutins et d'elfes.

Ainsi, son livre parlait de sirènes à la longue chevelure blonde, dont la beauté et les chants entraînaient marins et navires à leur perte. La jeune princesse avait d'ailleurs eu quelque difficulté à quitter ces créatures merveilleuses pour les projets matrimoniaux du roi.

A présent, pourtant, elle se disait que ces deux univers n'étaient pas si éloignés l'un de l'autre. Elle n'ignorait rien de la réputation du souverain et de ses liaisons avec les femmes les plus ensorcelantes de la scène parisienne.

Fascinée par ce monde qui contrastait si vivement avec la vie plus que tranquille qu'elle menait dans le grand-duché d'Aldross, Zita avait trouvé une source d'informations inépuisable en la personne de son maître de musique, un ancien pianiste professionnel parisien.

— Parlez-moi encore de Paris, monsieur, implorait-elle chaque fois que sa leçon prenait fin.

Le professeur ne se faisait pas prier, trop heureux de trouver une oreille si attentive. Comme il se rendait en outre très souvent dans la capitale pour y rendre visite à ses deux grands enfants, il lui parlait des spectacles les plus récents, des prima donna qui faisaient salle comble à l'Opéra; des vedettes de cafés-concerts; de ces femmes merveilleuses qui subjuguèrent les hommes; des robes, des bijoux et des équipages qu'ils leur offraient, dépensant des fortunes pour satisfaire leurs moindres désirs.

Encouragé par l'intérêt que témoignait son élève, le professeur lui apportait les journaux français qui rendaient compte des spectacles mais aussi des rumeurs scandaleuses qui couraient sur les occupants des loges.

Le nom de Maximilien y apparaissait fréquemment ainsi que sa photo, et Zita avait souvent étudié son visage autoritaire. Très différent des autres hommes et même de ses parents de sang royal, il

lui avait semblé l'image vivante et fascinante de la souveraineté.

En questionnant habilement son professeur, qui naturellement bavard se montrait souvent plus indiscret qu'il n'en avait l'intention, elle avait tout appris des actrices reçues par le roi dans son château du Valdenstein.

— Comment est-elle ? demanda-t-elle quand il lui avait parlé de la Belle.

— Elle a la beauté d'une déesse ! Quand elle apparaîtrait sur scène dans une robe diaphane qui révèle la perfection de ses formes, le public se tait, envoûté. C'est le plus grand hommage que puisse recevoir une actrice.

Fascinée, Zita comprenait mal comment la Belle avait pu renoncer, même pour un roi, aux triomphes que lui faisait la foule.

— Ne va-t-elle pas s'ennuyer loin de Paris ? Si le Valdenstein ressemble à notre pays, elle risque d'y trouver la vie bien monotone.

— Elle récoltera les applaudissements du roi, répondit le professeur en souriant.

— Vous voulez dire qu'elle dansera pour lui ?

Mais le pianiste se tut, songeant qu'il tenait des propos bien inconvenants devant une jeune fille qui aurait dû ignorer jusqu'à l'existence de femmes comme la Belle.

— La leçon est finie, Votre Altesse. Demain nous nous attacherons aux compositions de Liszt et ne nous perdrons pas en vains bavardages.

— Nos conversations sont si enrichissantes, avait dit Zita de son ton le plus enjôleur.

— Vous êtes très aimable, Votre Altesse, mais je ne devrais pas vous parler de ce genre de femmes.

— Si elles dansent aussi bien que vous le dites, elles font surgir dans le monde un peu de cette beauté que nous cherchons tous.

— C'est vrai, Votre Altesse, très vrai. Mais je vous parlerai plutôt de Rachel, cette éblouissante comédienne, ou des prima donna qui chantent les opéras que nous étudions.

— Bien sûr, monsieur. Mais la Belle me captive aussi, et j'aimerais beaucoup que vous m'apportiez une photo d'elle.

Zita savait que ses paroles trahissaient plus d'intérêt pour les relations entre le roi et la Belle que pour les qualités artistiques de l'actrice, mais la curiosité l'avait emporté. Elle voulait découvrir ces charmes irrésistibles qui avaient conduit Maximilien à l'enlever à Paris pour la faire vivre dans son château.

Outre le maître de musique, Mme Goutier, le professeur de français des deux princesses, s'était elle aussi révélée une source d'informations précieuses. Parisienne, issue d'une bonne famille, veuve d'un citoyen d'Aldross, elle n'avait en effet jamais perdu de vue les amis et parents

de son pays d'origine et était au fait des moindres potins de la capitale.

Menant une vie solitaire, elle n'était que trop ravie de répondre aux questions de Zita, se laissant aller elle aussi à des révélations qui auraient horrifié la grande-duchesse si elle en avait eu connaissance. Elle parlait en effet de ces demi-mondaines pour qui Frédéric Worth dessinait des toilettes plus somptueuses encore que celles de l'aristocratie, de leurs folles extravagances, des fortunes que les hommes dilapidaient pour le seul privilège d'être vus en leur compagnie.

Grâce aux lettres de la fille de Mme Goutier, Zita n'ignorait rien des aventures amoureuses de l'empereur, qui d'ailleurs ne les dissimulait pas. Elle savait que le prince Napoléon faisait lui aussi étalage de ses maîtresses, que le baron Haussmann roulait ouvertement en voiture aux côtés de la jeune actrice Francine Cellier, et que le roi des Pays-Bas, éperdument épris de Mme Mustard, dépensait pour elle des sommes exorbitantes.

Toutes ces anecdotes enflammaient l'imagination de Zita qui rêvait de voir Paris. Il lui fallait toutefois se contenter de les garder précieusement dans des compartiments de sa mémoire, qu'elle ouvrait comme des livres chaque fois que la vie au palais lui semblait trop morne ou trop ennuyeuse.

L'arrivée prochaine du roi Maximilien, cette figure prestigieuse, cet homme dont tout Paris ne cessait de parler, lui faisait donc l'effet d'un météore dans le ciel uniformément gris de son existence quotidienne; c'était l'irruption du rêve dans la réalité !

— Quelle chance extraordinaire vous avez, Sophie ! s'exclama-t-elle. Savez-vous seulement combien le roi est séduisant ? D'après papa c'est le plus beau et le plus athlétique des souverains d'Europe. Il a escaladé le Matterhorn et possède les chevaux les plus merveilleux et les plus fougueux du monde.

Zita se rappela trop tard que Sophie n'aimait que les montures dociles. C'était elle qui avait hérité des talents de cavalière de leur grand-mère, une Hongroise célèbre autant pour ses prouesses équestres que pour sa beauté.

— Ce ne sont pas les chevaux qui m'intéressent, répliqua Sophie de sa petite voix guindée, mais le peuple du Valdenstein. Je serai une bonne reine, et ils me témoigneront respect et admiration.

— J'en suis convaincue, ma chérie. Mais vous serez aussi l'épouse de Maximilien, et c'est encore bien plus important.

— Je crois que maman n'aime pas beaucoup le roi, fit Sophie après un bref silence. Mais elle tient à ce que j'occupe un rang important. Elle pensait à m'unir au margrave de Baden-Baden avant cette nouvelle.

— Oh ! non, Sophie ! s'exclama Zita en faisant la grimace. Il est si ennuyeux ! Il ne dit jamais rien d'intéressant.

— C'est un homme comme il faut, observa Sophie.

Zita regarda sa sœur d'un air pensif. D'après ce qu'on disait de lui, le roi était loin de correspondre à cette définition.

— Je n'arrive pas à y croire ! s'exclama-t-elle. Oh ! Sophie, si vous l'épousez, ce sera merveilleux ! Non seulement pour vous, mais pour moi aussi ! Promettez-moi que vous m'inviterez de temps en temps au Valdenstein, sinon j'en aurai le cœur brisé ! implora-t-elle d'une voix vibrante.

Ce fut alors que Sophie déclara lentement, de cette voix inexpressive qui était la sienne :

— Non, Zita ! Je ne vous inviterai pas au Valdenstein, ni ailleurs. Vous êtes bien trop jolie.

— Comment pouvez-vous être aussi injuste, maman ! s'écria Zita avec indignation.

— Le roi est un excellent parti pour Sophie, déclara la grande-duchesse. Je ne tiens pas à ce que vous compromettiez ses chances.

— Mais pourquoi le ferais-je ?

— Je ne perdrai pas mon temps en discussions, répondit sa mère en éludant la question. J'ai décidé que vous n'assisteriez pas aux festivités données en l'honneur du roi. Désobéissez et je me verrai contrainte de vous envoyer chez l'un de nos parents.

C'était là une menace bien faite pour imposer silence à Zita. La vie mortelle qu'on menait chez ses tantes et cousins faisait en effet du palais un séjour paradisiaque par comparaison. La jeune fille ne protesta donc pas davantage mais quitta la pièce en claquant la porte.

La grande-duchesse soupira; Zita lui avait toujours paru une enfant difficile, trop semblable à son père. Elle préférait le caractère paisible et docile de Sophie en qui elle se reconnaissait davantage.

Zita avait parlé en anglais à sa mère, une cousine éloignée de la reine Victoria, mais c'était dans la langue de son pays qu'elle remuait des pensées furieuses tout en courant vers les appartements de son père.

— Savez-vous que je n'ai pas le droit d'assister au dîner donné par le roi, ni au bal ! commença-t-elle en faisant irruption dans son cabinet. En fait on m'interdit même absolument de le voir ! Je ne peux pas croire que vous approuviez cette décision !

Abandonnant son journal, le grand-duc regarda la lueur farouche qui étincelait dans les yeux verts de sa fille, son ravissant visage coloré par l'indignation et ses cheveux auburn qui, ébouriffés par sa course, lui faisaient comme une auréole de flammes.

— Je suis désolé, ma chérie, dit-il d'une voix où perçait beaucoup de tendresse. Je craignais que cela ne vous bouleverse.

— Vous le saviez, alors ! s'écria Zita d'un ton accusateur. Oh ! papa, comment pouvez-vous être aussi méchant ?

Le grand-duc lui tendit la main, et elle s'agenouilla près de lui.

— La vie a été si ennuyeuse ici, ces derniers temps, fit-elle en lui jetant un regard implorant. J'aurais pris plaisir à n'importe quel bal, et

surtout à celui où il y aura le roi Maximilien que j'ai toujours rêvé de rencontrer !

— Sophie et votre mère sont malheureusement bien décidées à vous empêcher de le voir, ma chérie. C'est une punition que vous devez à votre trop grande beauté.

Zita le regarda un instant d'un air incrédule puis déclara vivement :

— Oh ! Je sais que Sophie fait semblant d'être jalouse de moi et que maman désapprouve ma conduite. Mais ce n'est pas une raison pour m'enfermer dans ma chambre comme si j'avais une maladie contagieuse !

Le grand-duc sourit mais ce fut d'une voix empreinte de tristesse qu'il dit :

— Je savais que cela vous révolterait, ma chérie, mais je ne peux rien y changer.

— Pourquoi ? demanda Zita d'un ton mordant.

— Parce qu'il est important que de petits pays comme les nôtres s'unissent face aux visées de l'Allemagne, expliqua-t-il patiemment. Si Maximilien épouse Sophie nous serons incomparablement plus forts.

Ayant souvent discuté des problèmes politiques de l'Europe avec sa fille, le grand-duc savait qu'elle le comprendrait parfaitement.

— Je croyais que Bismarck convoitait l'Autriche, observa Zita après un bref silence.

— L'Autriche d'abord, la Bavière ensuite, puis nous sans doute. Et après... pourquoi pas la France ?

— Je voudrais quand même assister au bal, insista Zita en appuyant sa joue contre la main de son père. Je vous promets de ne pas danser avec le roi, si vous voulez.

— Mais il pourrait bien souhaiter danser avec vous, et c'est précisément ce que redoutent votre mère et Sophie.

Zita se disait qu'on ne lui avait encore jamais parlé autant de sa beauté. Elle savait toutefois qu'elle ressemblait énormément à sa grand-mère hongroise, cette femme que toute l'Europe avait célébrée et qui aurait pu épouser un homme bien plus important que le grand-duc d'Aldross.

— Vos grands-parents se sont épris l'un de l'autre dès l'instant où ils se sont vus, lui avait expliqué son père alors que, petite fille, elle contemplait le portrait de son aïeule dans la salle du trône.

— Si grand-père vous ressemblait, cela ne m'étonne pas du tout, avait-elle aussitôt répondu. Il devait être très beau.

— Merci, ma chérie. Mais je suis également très fier des qualités que j'ai héritées de ma mère, de sa passion pour les chevaux en particulier. Et je suis ravi d'avoir donné le jour à une fille qui soit son exacte réplique.

C'était sans doute cet amour du grand-duc pour sa mère qui était à

l'origine de l'adoration qu'il avait vouée à son troisième enfant dès sa naissance. Sans qu'il pût se l'expliquer, Zita lui avait en effet été plus chère que ses deux aînés, Heinrich et Sophie, et ce, bien qu'il ait espéré un garçon.

On ne l'avait jamais vu aussi souvent dans la chambre d'enfants. La beauté de sa fille, ses yeux verts, sa chevelure flamboyante, tout cela l'enchantait. Dès qu'elle avait eu huit ans, il avait commencé à l'emmener dans ces excursions en montagne qui suscitaient toujours la colère de son épouse.

— Je veux connaître mon peuple, répondait-il lorsque la grande-duchesse protestait. Et c'est en me mêlant à lui que je pourrai y parvenir.

Vêtu d'un pantalon de cuir court, d'une veste verte et d'un chapeau tyrolien, costume national des gens d'Aldross comme des Bavarois, le grand-duc partait seul, dormant dans de petites auberges, buvant avec ses sujets et partageant leurs chants, qui mieux que les mots exprimaient leurs pensées et leurs émotions.

Ses sujets l'adoraient, convaincus qu'il comprenait leurs préoccupations. Que ces excursions régulières aient également d'autres motifs ne les dérangeait pas. Ils s'accordaient simplement à dire avec un sourire complice que le grand-duc était un « fameux gaillard ».

Quant à Zita, elle n'était que trop heureuse d'échapper à la vigilance et aux réprimandes incessantes des bonnes d'enfants, des gouvernantes et de sa mère. Elle adorait leurs randonnées à cheval, les longues promenades à pied qui les menaient à travers les pins jusqu'au sommet des montagnes. Et quand, malgré ses résolutions, elle devait avouer que ses jambes ne la portaient plus, il y avait aussi ces haltes au bord d'un lac dont l'eau fraîche et limpide avait vite fait de la délasser.

Grâce aux leçons de son père, elle avait vite appris à nager comme un poisson, ce dont elle ne se vantait jamais au palais, sachant trop bien que sa mère pousserait les hauts cris en apprenant qu'elle se baignait nue. Que ce fût toujours dans des endroits parfaitement déserts n'aurait rien changé à son indignation. Lorsqu'ils revenaient de ces voyages, bronzés, radieux et débordant de vitalité, père et fille ne se montraient d'ailleurs jamais très loquaces sur leurs faits et gestes.

Mais lorsque Zita avait eu quinze ans, la grande-duchesse lui avait formellement interdit d'accompagner son père, et celui-ci s'était plié à cette consigne en dépit des supplications de sa fille.

Cette décision brutale était restée incompréhensible à Zita jusqu'à ce qu'elle entende parler de Paris, des demi-mondaines et des fortunes que les hommes dépensaient pour elles. Commençant alors à se faire une vague idée des raisons qui poussaient son père à partir seul, elle s'était souvenue de certains éclats passés de sa mère, inintelligibles

pour l'enfant qu'elle était alors.

— Je n'accepterai pas qu'une de mes filles fréquente des femmes de cette sorte !

La grande-duchesse s'était immédiatement tue à l'entrée de Zita, qui avait toutefois surpris une autre de ces sorties :

— Quelle genre de réputation croyez-vous avoir en vous compromettant avec ces créatures que...

Peu à peu, Zita avait retrouvé d'autres souvenirs qui lui avaient permis d'éclaircir le mystère. Son père l'avait emmenée un jour dans une jolie petite auberge perchée dans les montagnes. Une jeune femme blonde les avait accueillis. Les yeux bleus comme des gentianes, le teint frais et rose, elle s'était précipitée vers son père en poussant un cri de joie.

— Vous êtes revenu ! Je croyais que je ne vous reverrais jamais !

Son père avait souri et effleuré son visage d'une caresse.

— Je tiens toujours mes promesses, Névi, et cette fois j'ai amené ma fille pour qu'elle puisse rencontrer la plus jolie femme de tout l'Aldross !

La jeune femme leur avait servi un délicieux repas, et Zita avait eu le droit de boire un peu de vin du pays. Puis tombant de fatigue, elle était allée se coucher et s'était immédiatement endormie. Mais au milieu de la nuit, l'éclat de la pleine lune l'avait réveillée et, dans un demi-sommeil, elle avait entendu un rire très doux, très tendre, puis la voix de son père, grave, différente de celle qu'elle lui connaissait. L'enfant qu'elle était alors s'était vite rendormie, et au matin l'incident s'était effacé de sa mémoire.

A la lumière de ces souvenirs, Zita avait commencé à voir ses parents sous un jour différent. Elle se rendit compte que leur mariage avait été arrangé, pour le plus grand avantage de l'Aldross. En épousant un membre de la famille royale d'Angleterre, le grand-duc s'assurait en effet l'amitié et le soutien d'un allié puissant. Mais la grande-duchesse, très britannique, guindée et distante, faisait preuve d'une froideur de caractère qui contrastait avec le tempérament exubérant du peuple d'Aldross.

Toutefois ce n'était que très récemment, alors qu'elle avait presque dix-huit ans, que Zita avait compris que sa mère était une épouse, mais aussi une femme, et que cette femme aimait son père. Cette découverte soudaine l'avait bouleversée car elle avait immédiatement su que son père ne lui rendait pas ce sentiment, malgré le respect et les égards qu'il lui montrait.

Elle en avait éprouvé de la pitié pour sa mère et s'était aussitôt juré que personne ne la contraindrait jamais à épouser un homme qui ne l'aimerait pas, aussi influent fût-il. Mais elle avait aussi plaint son père : il était si beau, les femmes le trouvaient si irrésistible, comment

n'aurait-il pas étouffé dans leur petit palais d'Aldross ?

Le grand-duc avait souvent raconté ses voyages de jeunesse à Zita. Il connaissait l'Égypte, la Russie, Paris aussi, quoiqu'il mît beaucoup de réticence à en parler, détournant la conversation sur les tableaux de Florence et de Madrid lorsque sa fille essayait maladroitement de tromper sa vigilance en l'interrogeant sur ceux des Tuileries. Mais grâce à son maître de musique et à Mme Goutier, elle avait peu à peu deviné les charmes qui l'avaient attiré dans cette ville.

Le mariage avait mis un terme à ces pérégrinations, ne laissant plus au grand-duc que ses expéditions dans les montagnes, seuls moments où il pouvait vivre à sa guise et se sentir totalement libre. Il aimait son pays, son peuple, et si les yeux de certaines femmes brillaient dès qu'il apparaissait, si leurs bras se tendaient vers lui, eh bien ! il n'était tout simplement pas dans sa nature de les repousser.

Zita comprenait ce besoin qu'avait son père d'échapper à la cour, ne fût-ce que pour quelques jours, car elle l'éprouvait elle aussi. Elle regrettait amèrement de ne plus pouvoir l'accompagner et ce d'autant plus que pendant ces absences, la grande-duchesse se montrait plus irritable qu'à l'ordinaire, faisant peser sur tout le palais une atmosphère lugubre.

Comme s'il avait deviné les pensées de sa fille et compris qu'elle ressentait en cet instant ce sentiment de frustration qui lui était si familier, le grand-duc déclara :

— J'ai une idée, ma chérie. Nous allons poser nos conditions à votre mère. Si elle tient à ce que vous ne rencontriez pas le roi, elle devra accepter de nous laisser partir tous les deux en voyage dès que cette visite aura pris fin.

— Oh ! papa, s'écria Zita dont le visage s'illumina, ce serait merveilleux ! Si vous saviez combien nos escapades me manquent !

— A moi aussi, ma chérie. Mais votre mère était inflexible, et je dois reconnaître qu'elle avait raison.

— Mais cette fois il faudra qu'elle fasse une exception. Jurez-moi que vous tiendrez votre promesse et qu'elle ne vous fera pas changer d'avis !

— Je le jure ! J'ai l'intention d'aller escalader une montagne assez lointaine où je ne suis pas allé depuis au moins dix ans. J'aurai beaucoup de plaisir à vous la faire découvrir.

— Et nous partirons longtemps car ce sera merveilleux d'être ensemble.

— Je vous aime, ma chérie, dit le grand-duc en l'embrassant, et je vous accorderais volontiers tout ce qui peut vous rendre heureuse. Mais cela ne m'est pas toujours facile, vous le savez.

— Oui, papa. Prions donc pour que le roi épouse Sophie. Comme cela nous n'aurons plus à nous préoccuper ni de son mariage, ni des

appétits de l'ogre Bismarck.

— Amen, fit le grand-duc en riant. Et maintenant, Zita, essayez de ne pas contrarier votre mère jusqu'à la fin de la visite royale. La vie est tellement plus facile pour moi lorsqu'elle est de bonne humeur !

— Je tâcherai de l'éviter. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai toujours l'impression que ma présence l'importune.

Le grand-duc connaissait la réponse : son épouse était jalouse. Mais il garda le silence et quand Zita l'eut quitté après l'avoir embrassé, il pensa longuement à elle.

Soumise aux reproches incessants de la grande-duchesse, sa fille n'avait aucune idée de sa beauté ni de la fascination qu'elle exercerait bientôt sur les hommes. Il se rappelait l'expression qu'avaient eue les hommes de tous âges et de toutes conditions en regardant sa mère et cette même expression, il la lisait déjà sur le visage des vieux courtisans du palais lorsque Zita apparaissait.

Si le roi Maximilien cherchait vraiment une épouse, il ne faisait aucun doute que son choix se porterait sur Zita et non sur sa sœur. Or, la justice voulait que l'aînée se marie la première, et à vingt ans, il était grand temps que Sophie trouve enfin un époux. La grande-duchesse avait d'ailleurs exprimé plus d'une fois la crainte de la voir mourir vieille fille. Car à l'exception du margrave de Baden-Baden, les jeunes gens de sang royal étaient rares.

— Que voulez-vous que j'y fasse ! s'était un jour exclamé le grand-duc, exaspéré par les lamentations de sa femme. Je ne peux pas faire pousser rois et princes comme des champignons ! Vous savez fort bien que tous les souverains des pays voisins sont mariés, Maximilien excepté, et que la plupart de leurs enfants sont encore au berceau.

— Inutile de songer au roi, avait répliqué la grande-duchesse d'un ton acerbe. Il partage votre goût pour ces créatures dont tout individu respectable répugne à parler.

— Il paraît que la femme qui occupe actuellement son château est d'une beauté extraordinaire, avait remarqué étourdiment le grand-duc.

Il avait aussitôt regretté ses paroles car avec un mouvement dédaigneux du menton son épouse avait immédiatement quitté la pièce, une attitude qui annonçait toujours vingt-quatre heures de bouderie, et pendant les repas, une atmosphère à couper au couteau !

« Pauvre Maximilien, se dit le grand-duc. Quand il sera marié, il s'apercevra que les belles qui ont fait ses délices sont toujours à Paris tandis qu'il est, lui, emprisonné au Valdenstein pour le meilleur et pour le pire ! »

Fidèle à sa promesse, Zita s'efforça de ne pas contrarier sa mère. Mais il régnait dans tout le palais une excitation joyeuse qui lui était intolérable. Il y avait le va-et-vient incessant des couturiers qui confectionnaient de nouvelles robes à Sophie; la salle de bal qu'on

çairait; les fleurs que les jardiniers disposaient partout à profusion si bien que le palais tout entier ressemblait à un berceau de verdure.

— Nous devrions vivre tous les jours dans ce cadre de rêve, dit Zita à son père, et non seulement pour un visiteur de passage qui n'en appréciera certainement pas la beauté autant que nous.

— Très juste, répondit le grand-duc.

Il aimait beaucoup discuter avec sa fille. Ils y trouvaient tous deux une stimulation de l'esprit et prenaient souvent des positions opposées pour le simple plaisir d'argumenter, ce que la grande-duchesse était absolument incapable de comprendre.

— D'un autre côté, poursuivit-il, si l'inhabituel devenait quotidien, nous ne l'apprécierions plus autant.

Les yeux de Zita étincelèrent et elle s'apprêtait à répliquer quand la grande-duchesse intervint :

— Assez de vos idées ridicules, Zita ! Essayez de ne pas ennuyer votre père avec des questions stupides. Sa Majesté arrive demain, et nous avons beaucoup à faire.

— A quelle heure sera-t-il ici, maman ? demanda Sophie.

— Vous trouverez le programme de sa visite sur mon bureau, ma chérie, répondit sa mère d'un ton affectueux. Le roi doit déjà être en route : il passera la nuit dans le château d'un de ses amis, tout près de nos frontières.

— Quand le verrai-je ?

— Votre père ira accueillir Sa Majesté à l'auberge de la Croix-d'Or demain à onze heures et l'escortera jusqu'au palais.

— Et où l'attendrons-nous ?

— Ici même. Je suis sûre qu'il vous trouvera jolie comme une rose dans votre ravissante robe.

Avec ses cheveux ternes et son visage sérieux, il était bien impossible à la pauvre Sophie de jamais ressembler à une fleur. Et à cette envolée poétique de sa mère, si peu dans son caractère, Zita faillit éclater de rire mais, rencontrant le regard de son père, elle se maîtrisa et suggéra :

— Vous devriez demander au coiffeur de ne pas rejeter vos cheveux en arrière mais de les laisser encadrer votre visage. Cela vous irait très bien, et vous ressembleriez à une fleur comme dit maman.

— Quand j'aurai besoin de vos conseils, Zita, je vous les demanderai, jeta la grande-duchesse d'un ton aigre. Venez, Sophie, dit-elle en se levant, nous avons des milliers de choses à faire, et je ne veux pas que vous écoutiez d'autres avis que le mien.

Dès qu'elles eurent quitté la pièce, Zita se tourna vers son père avec un petit soupir.

— Courage ! dit-il avec tendresse en posant sa main sur la sienne. Pensez au plaisir que nous aurons bientôt, seuls tous les deux dans les

montagnes.

Plus tard, dans sa chambre, seul endroit du palais où les préparatifs des festivités ne l'irritaient pas, Zita se demanda comment elle pourrait réussir à apercevoir le roi. Sa mère lui avait répété qu'elle ne devait sous aucun prétexte quitter la salle d'étude, pièce qui avait d'abord été appelée chambre d'enfants avant d'être pompeusement rebaptisée « salon de Leurs Altesses Royales ».

Bien que meubles et décoration aient été entièrement changés, il semblait à Zita qu'elle y voyait encore sa maison de poupées, le cheval à bascule qu'Heinrich montait pendant des heures, son fort miniature qu'il leur interdisait de toucher et ces poupées qu'il cachait pour les faire enrager, sa sœur et elle, et qu'il brisait parfois dans des accès de colère. « C'est seulement en quittant ces pièces pour vivre dans d'autres résidences que nous nous sentirons vraiment adultes », se dit-elle.

Sophie serait-elle heureuse au Valdenstein, dans ce palais hanté par les fantômes de la Belle et de toutes les femmes qui s'y étaient succédé ? Mais sans doute ne soupçonnerait-elle jamais leur existence, et seul le roi se souviendrait... Se sentirait-il alors emprisonné comme son père ? Lui faudrait-il lui aussi escalader des montagnes, disparaître dans les forêts, pour oublier Paris et cette vie à laquelle il prenait tant de plaisir ?

Quels seraient ses sentiments ? Mais que connaissait-elle en fait de lui ? Les récits fragmentaires de son maître de musique et de Mme Goutier ! Ces photos dans les journaux, si peu fidèles ! Brusquement, elle décida qu'elle le verrait, que personne ne l'en empêcherait, même si elle devait pour cela se mettre au bord de la route sur le passage de sa voiture.

Une idée se fit soudain jour dans son esprit, une idée scandaleuse mais qui l'enthousiasma.

— Personne n'en saura jamais rien, dit-elle tout haut en n'ignorant pas que son projet horrifierait sa mère si elle en avait le moindre soupçon.

On ne prêta aucune attention à Zita, ce soir-là. Son silence et son air absorbé passèrent inaperçus. Il y avait pourtant dans son regard une lueur que le grand-duc aurait immédiatement reconnue : c'était celle qui brillait dans les yeux de sa mère avant une entreprise particulièrement hardie.

Jeune fille, la princesse Iléna avait en effet souvent scandalisé les douairières de la cour de son père. Elle avait un caractère fier et indomptable à l'image des chevaux sauvages qu'elle aimait à monter. Ce fut d'ailleurs en évoquant son souvenir que Zita décida de mettre son plan à exécution.

Prétextant un mal de tête, elle se retira de bonne heure dans sa chambre. Après s'être rapidement déshabillée, elle sortit son amazone et empaqueta quelques effets qu'elle comptait emporter attachés à la selle de son cheval, comme elle le faisait quand elle voyageait avec son père. Puis, trop excitée pour s'endormir, elle somnola, se réveillant sans cesse pour regarder le ciel.

Dès que les étoiles pâlirent, annonçant l'aube, elle se leva et, se glissant hors de sa chambre, emprunta un escalier latéral qui conduisait aux écuries. A cette heure matinale, elle savait ne rencontrer personne, hormis les deux sentinelles postées devant l'entrée principale du palais et qui ne la virent pas.

Ayant pris un harnais dans la sellerie, elle se dirigea vers le petit enclos où se trouvait Pégase, son cheval favori. Elle siffla l'animal, qui répondit immédiatement à son appel et le sella rapidement. Au cours de ses expéditions avec son père, elle avait appris à s'occuper de son cheval sans l'aide d'aucun domestique.

Dès qu'elle eut resserré la sous-ventrière de Pégase, Zita sauta en selle. Elle resta sous le couvert des arbres tant qu'ils furent dans le parc du palais, puis, lançant son cheval au galop, elle piqua à travers champs, évitant routes et habitations. Ils traversèrent des prairies herbeuses couvertes de fleurs alpines roses, blanches, mauves et rouges dont les couleurs se faisaient plus éclatantes dans la lumière du jour naissant. Au loin, les premiers rayons du soleil doraient les sommets enneigés.

L'auberge de la Croix-d'Or — car c'était là la destination de Zita — n'était pas très éloignée, et il était encore tôt lorsqu'elle y parvint. Elle ne rencontra qu'un palefrenier encore tout endormi qui ne lui prêta aucune attention. En habituée des lieux, elle conduisit Pégase à l'écurie, l'attacha, puis pénétrant dans l'auberge par la porte de derrière, elle grimpa un étroit escalier qui menait aux appartements de l'hôtelier.

Elle s'arrêta devant une porte, frappa, puis ne recevant pas de réponse, souleva le loquet. Une jeune femme en chemise de nuit était assise sur le lit, les yeux encore gonflés de sommeil.

— Bonjour, Gretel !

— Princesse ! s'exclama la jeune femme, stupéfaite. Que faites-vous ici ?

— Chut ! fit aussitôt Zita en refermant la porte. Pour le moment je ne suis pas une princesse, mais une de vos amies venue vous rendre visite.

Gretel, une jolie fille potelée aux joues rondes et roses comme des pommes, regarda Zita d'un air abasourdi.

— Je n'espérais plus vous revoir, dit-elle. Votre père, oui, mais pas vous.

— On m'interdit de l'accompagner, expliqua Zita en s'asseyant près d'elle. Écoutez, Gretel, j'ai besoin de votre aide.

— Mais avec plaisir. Comme vous êtes devenue belle ! Je vous ai déjà vue passer en voiture mais vous êtes encore plus jolie de près.

— Merci, dit Zita en souriant. Mais c'est justement pour ça qu'on m'interdit de voir le roi Maximilien pendant son séjour au palais.

— Vraiment ! Mais pourquoi ?

— Mes parents espèrent qu'il épousera ma sœur.

— Oh ! ce n'est pas la peine de m'en dire davantage ! s'exclama Gretel en riant. Votre sœur est loin d'être aussi jolie que vous.

Il était de règle parmi les gens d'Aldross de parler au grand-duc et à sa fille comme à des égaux quand ils séjournaient parmi eux. Le grand-duc tenait en effet à son incognito, se persuadant même que ses sujets ne le reconnaissaient pas, ce qui bien entendu n'était pas le cas. Mais pour lui faire plaisir, on l'appelait « monsieur », et sa fille était tout simplement « Zita », une ravissante enfant que les vieillards tapotaient affectueusement et pour qui ils sculptaient des jouets de bois.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda Gretel.

— J'ai appris que le roi devait s'arrêter ici une heure avant de se rendre au palais.

— C'est exact. Nous lui avons préparé une chambre.

— Je me suis dit qu'il arriverait certainement à cheval et en tenue de cavalier. Or, comme il doit ensuite monter aux côtés de papa dans une voiture découverte, il lui faudra sans doute se changer.

— Ça, je ne sais pas. On nous a seulement dit de lui réserver notre meilleure chambre.

— Celle que vous donnez toujours à papa ?

Gretel acquiesça d'un hochement de tête.

— Eh bien, quand il montera, je veux que vous lui proposiez une tasse de café ou un peu de vin. Et ce sera moi qui le lui porterai.

— Mais pourquoi voulez-vous faire cela ? demanda Gretel, sidérée.

— Parce que c'est ma seule chance de jamais le voir ! Oh ! Gretel, il faut que vous m'aidiez ! J'en meurs d'envie, et au palais tout ce que je risque d'apercevoir, c'est le sommet de son crâne depuis la fenêtre de ma chambre !

— Et encore moins s'il est coiffé d'un casque à plumet, observa Gretel en souriant.

— C'est pour cela que j'ai besoin de vous ! J'ai apporté une robe comme celle que je portais quand j'accompagnais papa. Ce n'est pas la même, bien sûr, parce qu'elle ne me va plus. Mais j'ai réussi à convaincre une des femmes de chambre d'aller m'en acheter une en ville à l'insu de maman. Vous savez que nous allons certainement venir vous revoir bientôt, ajouta-t-elle. Papa m'a promis de

m'emmener avec lui dans les montagnes dès que le roi serait parti.

— C'est magnifique ! s'exclama Gretel. Cela nous fait si plaisir de vous recevoir !

— C'était tellement amusant ! Vous vous rappelez cette soirée où j'ai dansé pour vos clients ? Ils me jetaient des fleurs et applaudissaient à tout rompre.

— Ils vous trouvaient merveilleuse, et moi aussi !

— Je devais avoir neuf ans à cette époque.

— Je me souviens qu'un soir un homme qui ignorait votre identité a essayé de vous embrasser. Vous lui avez renversé un verre de bière sur la tête, et tout le monde s'est tellement moqué de lui qu'il est parti furieux !

— Heureusement que papa n'avait rien vu, sinon je crois qu'il ne m'aurait plus laissée parler aussi librement à des inconnus.

— Vous étiez trop mignonne, voilà le problème !

— Et ça l'est toujours ! Promettez-moi de m'aider !

— Et si le roi Maximilien vous reconnaissait ?

— Comment le pourrait-il ? Je vous assure qu'à la maison on lui cachera jusqu'à mon existence, de peur qu'il ne désire me voir ! Sophie le veut pour elle toute seule et elle l'aura ; tout ce que je demande c'est de le voir un tout petit moment.

Elle réfléchit un instant avant de reprendre :

— Je ne vois pas quel mal il peut y avoir à ça. Et puis personne n'en saura jamais rien.

— Quelqu'un vous a-t-il vue entrer ?

— Un palefrenier que je ne connais pas. Il m'a à peine regardée.

— C'est Cari. Toujours levé aux aurores, et il est un peu demeuré.

— Si mon cheval éveille l'attention, vous n'aurez qu'à dire que vous avez la visite d'une amie. Mais c'est peu probable.

— Je le pense aussi. Faites-moi voir vos vêtements pendant que je m'habille.

Zita déballa un costume très semblable à celui que revêtait Gretel ; une ample jupe rouge, plusieurs jupons très empesés, un chemisier blanc joliment brodé et une petite veste de velours noir qui se laçait sur le devant. C'était le costume national de l'Aldross, presque identique dans tous les pays de cette partie de l'Europe. Il ne manquait à Zita que le tablier blanc que Gretel portait pour servir.

— Je ne pouvais pas demander à la femme de chambre de m'en acheter un, expliqua-t-elle. Cela lui aurait paru bizarre.

— Sans aucun doute ! Elle n' imagine certainement pas Son Altesse Royale en train de servir le café !

Ouvrant le tiroir de sa commode, Gretel y prit un petit tablier brodé de dentelle.

— C'est le plus beau que j'aie. Je comptais le porter en l'honneur

de Sa Majesté, mais vous en avez plus besoin que moi.

— Merci, Gretel. S'il me donne un pourboire, il est pour vous.

— Je n'ai pas beaucoup d'espoir de ce côté, répondit la jeune femme en s'esclaffant. Les grands personnages estiment en général que leur simple présence fait déjà assez d'honneur à ceux qui les servent.

— Eh bien, nous verrons si le roi est généreux ou pingre, aimable ou grincheux, fit Zita en riant. En tout cas, cela doit faire une grande différence de le rencontrer en tant que simple servante.

— Si l'on vous perce à jour, vous aurez des ennuis. Et moi aussi !

— Vous pourrez rejeter toute la faute sur moi. Mais avec un peu d'habileté, je ne vois pas pourquoi tout ne se passerait pas à merveille. Et j'aurai eu un aperçu de Sa Majesté qui sera certainement très révélateur !

Sitôt prête, Gretel alla chercher du café fumant et des croissants qui sortaient du four.

— Tout va bien, dit-elle en revenant. Personne ne s'occupera de vous, ils sont bien trop surexcités par l'arrivée du roi.

Elle montra ensuite à Zita la pièce où elle pourrait guetter le cortège royal.

L'auberge de la Croix-d'Or se dressait en effet à la frontière du Valdenstein et de l'Aldross, à cheval sur deux pays, comme se plaisait à le répéter l'hôtelier, qui ressemblait à Falstaff. L'endroit devait sa nombreuse clientèle aux montagnes toutes proches, les plus élevées et les plus célèbres de l'Aldross, mais aussi à l'atmosphère joviale qui y régnait et à la qualité de la nourriture, bien supérieure à celle de nombreuses autres auberges du même genre.

Dès son petit déjeuner avalé, Zita troqua son amazone pour le costume qu'elle avait apporté et qui lui allait à ravir. Elle remercia sa bonne étoile d'avoir trouvé en Marie une femme intelligente et disposée à garder le secret.

— Dès que la visite du roi aura pris fin, je dois partir avec papa dans les montagnes, avait-elle confié à la femme de chambre. Comme il aime voyager incognito, je dois ressembler à une paysanne.

— Comme si c'était possible, Votre Altesse ! avait répliqué Marie en riant. D'ailleurs les gens vous reconnaissent tous, bien qu'ils prétendent le contraire.

— Je le sais. Mais pour l'instant, je ne pense qu'à la joie d'être avec papa, loin de ce palais où je ne peux pas ouvrir la bouche sans me faire réprimander.

— C'est une honte qu'on n'autorise pas Votre Altesse à assister au bal ! s'était exclamée Marie. Tout le personnel dit qu'il n'y a personne d'aussi jolie que vous, et que c'est bien dommage que vous manquiez tout ça.

— Oui, bien sûr, avait dit Zita en soupirant. Mais si Sophie épouse le roi, il y aura une fête encore plus magnifique pour son mariage.

Marie avait pris un air sceptique et, se rendant compte qu'il était mal venu de discuter de sa sœur avec une domestique, Zita s'était hâtée de détourner la conversation.

Une fois habillée, Zita noua des rubans dans ses cheveux à la mode paysanne. Elle les avait choisis verts, jaunes et bleus pour qu'ils ne détonnent pas dans sa chevelure auburn et fut très satisfaite du résultat. Il ne lui restait plus désormais qu'à attendre.

D'après le programme qu'elle avait consulté sur le bureau de sa mère, le grand-duc et Maximilien devaient se rencontrer en privé dans l'auberge. Ils y échangeraient les salutations d'usage et boiraient un verre de vin. Après quoi la suite du roi repartirait pour le Valdenstein. Avant de gagner le palais, les deux dirigeants, escortés par un escadron de cavalerie, se rendraient alors dans la capitale d'Aldross pour y être reçus par les membres du gouvernement, le maire et le conseil municipal.

Maximilien trouverait certainement très ennuyeuses ces cérémonies auxquelles il avait déjà dû se prêter des milliers de fois. Il aurait sans doute préféré se promener en voiture au Bois de Boulogne en compagnie d'une jolie femme et l'emmener dîner dans un de ces élégants restaurants parisiens où l'on pouvait danser et assister à un spectacle de café-concert. Son imagination était si vive que Zita voyait presque se dérouler devant ses yeux ces divertissements que lui avaient décrits ses professeurs de français.

Comme la matinée s'écoulait, elle s'arracha à ses pensées pour gagner la pièce que lui avait indiquée Gretel. Le Valdenstein, qu'elle découvrait depuis la fenêtre, offrait les mêmes paysages que l'Aldross. Il n'y avait qu'une différence, mais qui avait son importance: un large fleuve traversait le Valdenstein, assurant la fertilité de ses terres et permettant l'acheminement de sa production jusqu'à la mer. Le pays y gagnait une prospérité que lui enviaient nombre de ses voisins. « Une alliance entre nos deux nations serait évidemment tout à notre avantage », se dit Zita.

Puis, accoudée à la fenêtre, elle se demanda ce qui se passait au palais. Sa femme de chambre devait avoir averti la dame d'honneur de sa disparition à présent. Heureusement, il y avait fort à parier que la baronne Meksath serait bien trop occupée à se pomponner pour se soucier de son absence. A son retour, Zita dirait simplement qu'elle était partie se promener à cheval. Qui pourrait la blâmer d'avoir cherché à se distraire alors qu'elle était exclue de toutes les festivités ?

Un nuage de poussière apparut soudain à l'horizon et, oubliant instantanément son amertume, Zita scruta la route, le cœur battant. Peu à peu le cortège se rapprocha, et elle vit le roi qui chevauchait en tête, entouré de sa suite. Derrière venaient les voitures des dignitaires qui le quitteraient à la frontière, puis une foule de valets et de laquais ainsi que les bagages du souverain.

Zita ne put s'empêcher de penser à son prochain voyage en compagnie de son père avec pour seuls bagages une sacoche et un

ballot d'effets accroché à sa selle. «C'est tellement plus agréable, se dit-elle. Pas de courbettes, pas de Votre Majesté ni de Votre Altesse; la liberté ! »

Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, elle voyait le roi plus nettement. Bien qu'il fût vêtu exactement comme les autres cavaliers, il était impossible de ne pas le reconnaître: sa stature, sa prestance l'auraient fait remarquer au milieu d'une foule. Il menait son cheval à vive allure et, avant que Zita ait eu le temps de l'observer plus longuement, il avait atteint l'auberge et disparaissait à sa vue.

Elle regarda un instant les voitures qui s'arrêtaient l'une après l'autre, puis un peu fébrile à l'idée de bientôt se retrouver en présence du souverain, selon les instructions de Gretel elle gagna une pièce inoccupée qui faisait face à la chambre royale. Un brouhaha lui parvint du rez-de-chaussée; Maximilien venait de pénétrer dans l'auberge. Puis elle entendit un bruit de verres entrechoqués, de bouteilles débouchées, et devina que les gens de sa suite buvaient au succès de son voyage avant de le quitter.

Zita s'était déjà demandé où irait ensuite le roi, s'il ne trouvait pas en Sophie l'épouse qu'il cherchait. En Bosnie, en Serbie et en Bulgarie sans doute, puisqu'il était dans son intérêt de s'allier avec un de ses voisins immédiats. Mais il y avait la Hongrie aussi, pays où les princesses auraient au moins l'avantage d'apprécier les chevaux du Valdenstein à leur juste valeur.

Elle avait interrogé son père sur les partis qui s'offriraient au roi dans ces différents pays.

— Je n'en ai pas la moindre idée, ma chérie, avait-il répondu. Tout ce que je sais, c'est que pour votre sœur et vous, les fiancés potentiels sont rares.

— Raison de plus pour que Sophie fasse la conquête du roi. Il réunit toutes les conditions requises, et j'ai entendu dire qu'il était fort séduisant.

— Les hommes séduisants ne font pas toujours de bons maris, avait observé le grand-duc.

Sur le point de répondre par une remarque flatteuse, Zita s'était ravisée car l'objectivité l'obligeait à reconnaître que, pour être un époux parfait, son père aurait dû donner son cœur à sa femme. « Mais l'amour n'obéit pas aux ordres, même s'ils sont donnés par des rois et des reines », avait-elle songé avec amusement.

Un bruit de pas résonna soudain dans l'escalier. Se précipitant alors vers la porte, Zita l'entrouvrit et vit passer un valet de chambre, puis un porteur chargé d'une petite malle.

— Je vais préparer le costume de cérémonie de Sa Majesté. Vous remporterez cette malle dès qu'elle se sera changée.

Le valet parlait sur ce ton grandiloquent des serviteurs royaux,

imbus de leur importance.

Le choc sourd de la malle sur le plancher, le bruit des courroies qu'on défaisait, évoquaient chacun de ses gestes. Mais sa présence même interdirait à Zita de voir le roi seul. Peut-être même l'arrêterait-il dès la porte pour servir lui-même son maître, réduisant ainsi ses efforts à néant.

L'escalier craqua à nouveau, l'interrompant dans ses pensées. La démarche était légère mais décidée, et Zita sut que c'était le roi. En effet, ses larges épaules apparurent dans l'entrebâillement de la porte. Au moment où il allait disparaître dans sa chambre, Gretel surgit.

— Majesté ! s'écria-t-elle.

Le roi s'immobilisa.

— Votre Majesté aimerait-elle un peu de café ou de vin ?

— Je prendrais volontiers un café, répondit le roi.

— Je vous l'apporte immédiatement, Sire, dit Gretel avec une révérence.

Quelques minutes s'écoulèrent, qui parurent des siècles à Zita, puis Gretel entra dans la chambre chargée d'un plateau.

— J'avais oublié qu'il serait accompagné d'un valet de chambre, murmura Zita.

— Vous voulez donc être seule avec lui ! fit Gretel, étonnée.

— Si son domestique m'arrête dès le seuil, je ne pourrai même pas lui parler !

Aussitôt Gretel s'esquiva pour aller frapper à la porte du roi.

— Je vous prie de m'excuser, dit-elle lorsque le valet lui ouvrit, mais il y a un gentilhomme en bas qui souhaite vous parler.

— A moi ?

— Oui. Il a trouvé quelque chose qui pourrait être nécessaire à Sa Majesté.

— Je m'en occupe. Excusez-moi, Sire, dit-il en se tournant vers son maître, mais je dois m'absenter un instant.

Il se hâta vers l'escalier, et Gretel le suivit, non sans avoir adressé au passage un clin d'œil à Zita.

Rassemblant son courage, la jeune fille souleva le plateau avec précaution et frappa à son tour à la porte du souverain.

— Le café de Votre Majesté, annonça-t-elle d'une voix étouffée.

— Entrez !

Debout devant un miroir, Maximilien se peignait avec deux brosses d'ivoire frappées du monogramme royal. Il portait un pantalon noir galonné de rouge et une chemise de lin blanc qui mettait en valeur ses larges épaules et ses hanches étroites.

Traversant la pièce, Zita déposa son plateau sur une petite table ronde près de la fenêtre. Puis résolue à attirer l'attention du souverain qui lui tournait toujours le dos, elle demanda :

— Dois-je vous servir, Sire ?

Sans réfléchir, elle avait utilisé la langue du Valdenstein. Outre le français, l'anglais et l'allemand, Zita avait en effet appris les langues des pays limitrophes de l'Aldross. Formées d'un mélange d'allemand et de hongrois, elles se ressemblaient toutes mais chacune avait ses caractéristiques et ses inflexions propres.

— Vous êtes un de mes sujets, observa le roi en se retournant, un léger sourire aux lèvres.

Il s'interrompit, stupéfait. Dans le soleil qui éclaboussait la pièce, les cheveux de Zita flamboyaient, rehaussant encore l'éblouissante blancheur de sa peau, et ses yeux verts, brillant d'excitation, scintillaient comme des émeraudes.

Zita était tout aussi interdite. Le roi paraissait bien plus jeune que dans les journaux. Mais il y avait surtout une sorte de magnétisme qui émanait de toute sa personne et qui en faisait un être profondément différent de tous ceux qu'elle avait connus.

Elle le fixait malgré elle et lui la regardait avec la même insistance. Ce fut lui toutefois qui se reprit le premier.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Je suis une citoyenne d'Aldross, Sire.

— Mais vous avez appris la langue de mon pays.

— Elle n'est pas très différente de la nôtre.

— Il y a en effet des ressemblances. Mais vous la parlez comme si vous aviez vécu toute votre vie au Valdenstein.

— Je ne connais pas votre pays, Majesté, mais je brûle de le visiter.

— J'espère qu'il ne vous décevra pas.

Fascinée, Zita ne pouvait détacher son regard du roi. Pour continuer à lui parler et redoutant qu'il ne la congédie, elle dit vivement:

— Votre Majesté devrait boire son café pendant qu'il est chaud. J'espère que vous goûterez aux croissants; ils sont délicieux.

— Je n'en doute pas. Le goût de la bonne chère et du bon vin est sans doute un point commun entre nos deux pays.

Tout en servant le café, Zita sentait le regard du roi toujours posé sur elle. Elle était partagée entre la timidité et l'exaltation. Elle était là, en sa compagnie, elle lui parlait et même si elle ne le revoyait plus jamais, il lui resterait le souvenir de ces instants.

— Comment vous appelez-vous ? demanda soudain Maximilien.

— Zita, répondit-elle, trop troublée pour songer à mentir.

Elle se reprocha cette étourderie puis se rappela que dans les occasions officielles, on l'appelait par son véritable prénom: Térésa. Zita étant un diminutif affectueux que n'utilisaient que sa famille et les gens proches du palais.

— Un joli nom pour une bien jolie personne, observa le roi.

Zita le regarda, surprise. Que le roi puisse courtoiser une simple servante d'auberge lui paraissait incroyable. Mais après tout pourquoi pas ? Son père n'adressait-il pas le même genre de remarques familières aux jolies femmes qu'il rencontrait au cours de ses voyages ?

— Je pensais que seules les Hongroises avaient votre couleur de cheveux, dit le roi en s'approchant de la table.

— Ma grand-mère était hongroise, Sire.

— Ah, voilà ! fit le souverain, satisfait de voir son opinion confirmée. Et je suppose qu'elle avait également les yeux verts ?

Zita sourit sans répondre.

— Vous aimez votre travail ? reprit-il après un bref silence.

— Je ne suis ici que depuis peu.

— Je me disais qu'avec votre beauté...

Il se tut soudain et prit une gorgée de café. Son regard ne quittait pas Zita qui ne pouvait se résoudre à partir, comme son rôle de servante l'eût pourtant exigé.

— Quel âge avez-vous ?

— Presque dix-huit ans, Majesté.

— C'est votre premier emploi ?

— Votre Majesté est bien aimable de s'intéresser à moi.

— J'apprécie la beauté, et il me semble que la vôtre est gâchée ici, alors que...

— Alors que quoi, Majesté ? insista Zita.

— Alors que vous pourriez faire... bien d'autres choses. Mais peut-être auriez-vous tout à y perdre et ce serait dommage.

— Que pourrais-je faire d'autre ?

Cette conversation avec un souverain qui ignorait tout de sa véritable identité captivait la jeune fille qui y prenait plaisir comme à un jeu.

— Savez-vous danser ?

— Bien sûr ! répondit-elle. Danses tziganes ou danses folkloriques de l'Aldross, au gré de Votre Majesté.

Elle parlait d'un ton moqueur, comme elle aurait pu le faire avec son père, et Maximilien lui jeta un regard perçant.

— Je vous trouve très déconcertante, observa-t-il. Vous avez une voix cultivée et vous témoignez d'une maîtrise de la grammaire et de la syntaxe de ma langue que je ne m'attendais certainement pas à trouver chez...

— Chez une paysanne ! intervint Zita.

— Vous n'avez rien d'une paysanne ! fit le roi en riant. Parlez-moi dans votre langue à présent.

— Que dois-je dire à Votre Majesté ? demanda Zita.

— Cela n'a pas d'importance. Parlez simplement jusqu'à ce que

j'arrive à déterminer quelque chose.

Zita eut un petit rire, puis pour l'intriguer encore davantage elle déclara en français, avec le plus pur accent parisien :

— Si c'est une compétition linguistique que vous me proposez, Sire, je devrais être autorisée à juger de vos talents dans la langue de la capitale la plus gaie d'Europe !

Maximilien la regarda avec une stupéfaction non dissimulée.

— Quelle est cette plaisanterie ! fit-il d'un ton rogue. Qui êtes-vous ? Une actrice ? Qui vous envoie ?

Cette réaction inattendue était pour le moins déconcertante.

— Vous vous trompez, Sire. Je suis simplement douée pour les langues et j'ai pris la peine de les apprendre.

— Me dites-vous la vérité ?

— Je vous le jure.

Son ton s'était fait presque implorant. Elle souhaitait ardemment regagner sa confiance, ne pas gâcher ces instants merveilleux passés avec lui. Lorsqu'elle rencontra son regard envoûtant, elle perdit le fil de la conversation.

— Je veux vous revoir, Zita, dit enfin le roi. Je vous ferai parvenir un message avant de quitter l'Aldross. Si je ne peux pas revenir ici, poursuivait-il, je vous indiquerai où me rejoindre. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

Zita le fixa, toute désespérée. Puis, d'une voix hésitante, trop troublée pour penser clairement, elle répondit :

— Ce sera peut-être impossible.

— Rien n'est impossible, fit le roi d'un ton ferme. Cela demandera beaucoup de discrétion, mais je suis décidé à vous revoir. Et il faudra alors que vous m'expliquiez trois mystères.

— Lesquels ? balbutia Zita.

— La couleur de vos cheveux, l'expression de votre regard et votre don des langues.

Malgré son intonation moqueuse, Zita sut qu'il parlait sérieusement. Mais avant qu'elle n'ait pu répondre, le valet de chambre faisait irruption dans la pièce.

— Je me demande qui a pu me faire appeler, Sire, dit-il. Toutes les voitures sont reparties, et s'il y a eu un oubli, je ne peux plus rien y faire.

Le roi garda le silence. Il se dirigea vers le lit pour y prendre sa tunique, et son domestique se précipita pour l'aider.

— On m'a chargé de prévenir Votre Majesté que le carrosse du grand-duc approchait, observa-t-il.

— Il faut que je me dépêche.

Comme si elle s'éveillait d'un rêve, Zita se hâta de reprendre le plateau puis gagna la porte sans mot dire.

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit, Zita, fit alors le roi d'un ton sec, presque péremptoire.

— Non, Votre Majesté.

Elle fit une petite révérence, ignorant la grâce exquise de ses mouvements, puis quitta la pièce sans le regarder. Son cœur battait à tout rompre, et malgré son exaltation, sa surexcitation, elle se sentait épuisée comme si elle avait eu à nager dans une mer houleuse.

Tout en galopant vers le palais, Zita essayait de se convaincre qu'elle n'avait pas rêvé. Pourtant, elle avait bien rencontré le roi, et il avait même exprimé le désir de la revoir ! Il n'en était pas question bien sûr, ne serait-ce que par égard pour Sophie. Encore que, selon toute vraisemblance, cela ne modifierait pas les sentiments du roi pour sa sœur, ni ses projets matrimoniaux, s'il en avait. Car à ses yeux, elle occuperait en fait la même place que la Belle ou que ces demi-mondaines qu'il entretenait à Paris ou dans son château du Valdenstein.

« Je suppose que tous les hommes sont pareils, pensa-t-elle. Un joli visage, et ils sont prêts à se montrer familiers, ce qu'une princesse ne devrait pas permettre. » Mais auraient-ils pu se parler aussi librement s'ils s'étaient rencontrés à un dîner officiel, entourés de courtisans et surveillés par l'œil d'aigle de la grande-duchesse ? Zita eut pourtant l'intuition que cela n'aurait rien changé, car plus que leur conversation, c'était l'échange muet, ce courant entre eux, qui les avaient rapprochés.

C'était en tout cas ce qu'elle avait ressenti. Elle avait lu dans les yeux du roi comme un appel auquel elle s'était vue contrainte de répondre.

— Il est fascinant ! dit-elle tout haut. Exactement comme je l'avais imaginé.

Pégase dressa les oreilles au son de sa voix, et elle le flatta de la main.

— Oui, il est magnifique, mais imprévisible aussi et séduit par le premier joli visage rencontré. Peu lui importe qu'il appartienne à une actrice parisienne ou à une servante d'auberge !

Zita avait d'abord songé à laisser croire au roi qu'elle était partie sans laisser d'adresse ; puis elle s'était ravisée et, avant de quitter l'auberge, elle avait demandé à Gretel d'ouvrir les messages qui lui seraient adressés. Celle-ci l'avait regardée avec des yeux écarquillés avant de s'exclamer :

— Mais vous avez fait sa conquête ! Faites attention, princesse, vous risquez des ennuis.

— Si papa ou maman découvre ce que j'ai fait, certainement !

— C'est peu probable. La réputation de don Juan de Sa Majesté n'est plus à faire, mais je n'avais encore jamais entendu dire qu'il

s'était amouraché d'une servante d'auberge !

Puis au bout d'un instant :

— Il faut dire que vous ne ressemblez absolument pas à une servante.

— A quoi alors ? avait demandé Zita d'un ton provocant.

— A une princesse, avait répliqué Gretel en riant.

De retour au palais, Zita pensa à la journée qui l'attendait. Son exclusion de toutes les réjouissances lui paraissait à présent plus intolérable encore. Pendant ce déjeuner interminable et ennuyeux qu'allait devoir subir le roi, pendant ces discours qu'il avait certainement entendus cent fois, elle aurait au moins pu le contempler. Peut-être leurs regards se seraient-ils rencontrés, peut-être auraient-ils deviné leurs pensées réciproques. « Je suis ridicule, se reprocha-t-elle. Il ne m'accorderait pas un seul regard ! Si je l'ai intrigué, c'est parce que je parlais trois langues et que je faisais une servante d'auberge assez inhabituelle. »

Se remémorant soudain la remarque qu'il avait faite à propos de ses cheveux, Zita eut peur qu'un portrait de sa grand-mère n'attirât son attention et ne lui fît découvrir la vérité. Mais le programme ne prévoyait pas de visite à la salle du trône, seul endroit du palais où se trouvait un tableau vraiment ressemblant. « On croirait un roman policier où le coupable ne cesse de laisser des indices qui, tôt ou tard, le feront arrêter. » Elle frissonna à l'idée d'être découverte par sa mère, qui ne manquerait pas de lui infliger un châtiment à la mesure de son crime.

Zita passa l'après-midi allongée sur son lit à essayer de lire. Elle ne cessait de penser au roi et au message qu'il lui enverrait peut-être pour lui fixer un rendez-vous. Elle joua un bref instant avec l'idée de s'y rendre mais y renonça bien vite. Ce serait trop dangereux, trop compliqué, et de surcroît elle ne devait pas l'empêcher de se consacrer entièrement à Sophie. Plus tard, lorsqu'il serait fiancé à sa sœur, il serait certainement assez beau joueur pour lui promettre le secret sur les circonstances peu orthodoxes de leur première rencontre.

A l'heure du dîner, on apporta à Zita un repas peu appétissant, et elle eut également droit à une courte visite de la baronne Meksath. Parée de sa plus belle robe de soirée, un petit diadème sur sa chevelure grisonnante, elle paraissait tout émoustillée.

— Que se passe-t-il ? demanda Zita.

— Oh ! c'est tellement excitant, Votre Altesse ! Sa Majesté est le plus séduisant des hommes !

— Qu'en pense Sophie ?

La baronne hésita un instant.

— Je crois que Son Altesse est un peu intimidée. Elle était assise à ses côtés à déjeuner, mais ils n'ont guère parlé, et Sa Majesté avait

l'air préoccupé.

— Préoccupé ?

— Eh bien... à vrai dire, Sa Majesté ne semblait pas faire beaucoup d'efforts pour entretenir la conversation. Ma mère me disait toujours que...

Mais Zita n'écoutait plus. Elle pensait à tout ce qu'elle aurait trouvé à dire au roi, si elle avait été à la place de Sophie. Elle l'aurait interrogé sur son attitude vis-à-vis de l'Allemagne, sur ses chevaux; elle lui aurait parlé de ceux de l'Aldross...

Impatiente de ne rien perdre des réjouissances, la baronne ne tarda pas à quitter Zita en lui conseillant d'aller se coucher de bonne heure. « Comme si j'avais le choix », pensa la jeune fille avec amertume.

Refusant le dernier plat, elle se mit à arpenter sa chambre, très énervée. Elle avait envie de descendre pour aller épier les danseurs, de mettre sa plus belle robe et de faire irruption dans la salle de bal. Mais elle ne se représentait que trop bien la colère de sa mère, le regard plein de haine de Sophie et, surtout, le mépris dans les yeux de son père. D'ailleurs si le roi ne demandait pas sa sœur en mariage, on l'en tiendrait pour responsable, et elle aurait à subir les reproches sans fin de toute sa famille.

Zita finit par se jeter sur son lit et sans essayer de reprendre son livre, d'ailleurs très ennuyeux, elle souffla les bougies. Dans l'obscurité de sa chambre, elle entendait, lointaine, indistincte, la musique du bal. Elle se vit en train de valser avec le roi. Il la tenait dans ses bras, ils vibraient de la même émotion, et une musique s'élevait qui ne venait plus seulement des violons, mais de leur cœur.

Incapable de trouver le sommeil, Zita se releva et alla contempler la voûte étoilée. Que lui réservait le futur ? Elle savait, bien que cette perspective la révoltât, que son rang l'obligerait tôt ou tard à se résigner à un mariage de convenance.

Depuis son enfance on lui répétait qu'une naissance princière conférait de grandes responsabilités. Ce qui voulait dire, elle le savait à présent, qu'une princesse ne pouvait se montrer utile qu'en contractant un mariage avantageux pour son pays.

Chaque fois qu'elle avait rêvé à l'amour, Zita s'était vue comme une jeune fille ordinaire, et son prince charmant n'était jamais de sang royal. C'était parfois un Hongrois, un cavalier hors pair, avec qui elle dansait au rythme endiablé d'une musique tzigane ou galopait à travers les steppes. Parfois encore, c'était un Anglais, amateur de pur-sang, dont

les chevaux gagnaient le Derby ou la Coupe d'Or d'Ascott (pour ses parents les courses en Angleterre étaient les mieux organisées du monde). Elle vivait paisiblement avec lui dans une imposante demeure géorgienne où ils se consacraient davantage à l'entraînement des chevaux qu'aux affaires politiques.

C'était la vie que sa mère avait connue avant qu'on ne décide de l'unir au grand-duc d'Aldross. Pendant l'enfance de Zita, la grande-duchesse avait montré beaucoup d'affection à ses deux filles. Ce n'était que plus tard, quand Zita était devenue trop jolie, qu'elle l'avait repoussée pour ne plus confier ses souvenirs qu'à Sophie, sa préférée.

Un peuple n'avait cependant jamais tenu la moindre place dans les rêves de Zita: c'étaient les Français. Certes fascinée par la beauté de Paris, par la vie gaie et extravagante qu'on y menait, elle savait aussi, grâce à Mme Goutier, que les Français faisaient presque toujours des mariages d'intérêt. La dot avait pour eux une importance capitale, et ils avaient couramment des maîtresses, ce qui était parfaitement accepté et même considéré comme nécessaire à leur bonheur.

Zita s'en indignait, et elle se représenta soudain l'humiliation de Sophie si elle découvrait que comme tant de Français le roi avait une femme en public et une maîtresse en privé. Mais sa sœur manquait d'intelligence, et il fallait souhaiter qu'elle ne s'en aperçoive jamais. Et

pourtant, Zita devait s'avouer qu'elle comprenait son père. « Maman est si froide, pensa-t-elle, et papa aime les femmes chaleureuses, gaies, exubérantes. » Elle essaya d'imaginer son père et sa mère échangeant un baiser passionné mais en vain. La seule émotion violente de la grande-duchesse était la colère. Encore celle-ci ne transparaissait-elle que dans le raidissement de ses membres et dans sa voix, aussi glaciale qu'une bise hivernale. Jamais sa mère ne se laissait aller à des transports de fureur si caractéristiques des gens d'Aldross qui tempêtaient, hurlaient, se lançaient des objets à la tête pour mieux s'étreindre avec force pleurs et baisers enflammés.

« Je suis sûre que cela rend la vie plus facile », se dit Zita. Elle se souvenait de toutes les punitions qu'elle avait essuyées, enfant, chaque fois qu'elle se mettait en colère ou se montrait trop franche.

— Une princesse maîtrise ses émotions, ne cessait de lui répéter sa mère. Une princesse ne pleure pas en public.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? demandait Zita jusqu'à ce qu'une correction lui rappelle qu'on ne discute pas avec sa mère, ni d'ailleurs avec ses gouvernantes, qui professaient les mêmes principes.

— Je ne veux pas être une princesse ! avait-elle hurlé un jour. Je vais m'enfuir et aller vivre avec les tziganes. Vous ne me reverrez plus jamais !

Elle s'était précipitée hors de la pièce et avait même quitté le palais, bien décidée à ne jamais y revenir. Mais on l'avait rattrapée, fessée et enfermée dans sa chambre au pain et à l'eau. Zita ne s'était pas repentie le moins du monde, mais elle avait appris à garder ses sentiments secrets.

Toutes ces pensées la ramenèrent au roi et à Sophie. Si, comme la grande-duchesse s'était éprise de son père, sa malheureuse sœur s'éprenait de Maximilien, elle passerait son temps à l'attendre, le cœur brisé, pendant qu'il rendrait visite à la Belle ou séjournerait à Paris, appelé par des « affaires diplomatiques de la plus haute importance ».

Cela la fit rire mais une voix insidieuse lui murmurait : quel bonheur en même temps ce serait pour Sophie d'être courtisée par le roi, même au prix de souffrances ultérieures.

Ces réflexions la tinrent éveillée toute la nuit : les étoiles pâlissaient déjà dans le ciel, et les premiers rayons du soleil illumineraient bientôt le sommet des montagnes. Elle décida soudain de profiter du profond sommeil dans lequel était encore plongé tout le palais pour aller faire une promenade à cheval.

Elle revêtit une amazone verte, légère, un fin chemisier de mousseline passementé de dentelle et une veste courte, costume qui la rajeunissait. Puis elle brossa sa longue chevelure, qui sembla bientôt danser, animée d'une vie propre, et la noua avec un ruban de satin vert qui lui tint lieu de coiffe.

Elle gagna les écuries comme la veille. Mais en raison de la présence du roi, les sentinelles avaient été renforcées, et elle comprit qu'elle ne pourrait quitter le parc par aucune des grilles principales. Conduisant Pégase à travers les arbres, elle se dirigea vers l'entrée utilisée par les jardiniers, une barrière cadénassée que son cheval sauta avec aisance en dépit de sa hauteur.

Ils trottèrent ensuite le long de petits chemins déserts jusqu'à ces prairies que Zita assimilait aux steppes de Hongrie. Le brouillard matinal commençait à peine à se dissiper, et elle avait l'impression de chevaucher dans un monde de rêves, totalement différent de celui qu'elle venait de quitter. Peu à peu le soleil perça la brume et noya le paysage d'or. Éblouie par tant de beauté, Zita aurait voulu la partager avec le roi, convaincue que le Valdenstein n'avait rien à offrir de plus ravissant.

Comme elle pensait au souverain, Zita se retourna instinctivement vers le palais et aperçut un cavalier qui galopait dans sa direction. Un bref instant elle craignit qu'on ne l'ait vue quitter les écuries et qu'on ait lancé quelqu'un à sa poursuite. Puis, tandis que l'inconnu se rapprochait, et bien que ce fût hautement improbable, elle eut la certitude qu'il s'agissait du roi.

Sans savoir pourquoi, Zita l'attendit. C'était lui, en effet, monté sur un immense étalon noir assez semblable à Pégase. Il l'avait aperçue, lui aussi, et éperonnait sa monture. Alors, une lueur malicieuse dans le regard, Zita donna un léger coup de cravache à Pégase, qui ravi de pouvoir enfin laisser libre cours à sa fougue, partit au galop, ses sabots touchant à peine terre.

C'était un défi auquel ne pouvait résister aucun cavalier, et sans avoir besoin de se retourner, Zita savait que le roi galopait lui aussi, faisant l'impossible pour la rattraper. Elle entendit son cheval se rapprocher inexorablement, et ils furent bientôt côte à côte, chevauchant à une allure qu'elle n'avait encore jamais atteinte.

Le roi, qui semblait ne faire qu'un avec sa monture, montait mieux que tous les hommes de sa connaissance, son père y compris qui était pourtant un cavalier hors pair.

Ils dévorèrent l'espace, côte à côte, le souffle coupé par la rapidité de leur course. Puis, comme s'ils avaient communiqué en silence, ils ralentirent ensemble leurs montures, aussi haletantes que leurs maîtres.

— Manche nulle, Votre Majesté ! s'exclama Zita avec un visage rieur. Ou dois-je en faible femme vous concéder la victoire ?

— Non, j'admets que nous avons gagné tous les deux. Mais j'aimerais savoir comment une simple femme peut être aussi bonne cavalière.

Zita éclata d'un rire clair.

— Votre cheval est magnifique, observa le roi. A qui appartient-il ?

— Il est à moi, et je l'aime beaucoup, vous vous en doutez.

— Autant que l'homme qui vous l'a offert, j'imagine.

Zita le regarda sans comprendre.

— Le gentilhomme en question est manifestement fortuné, poursuivit le souverain, et je m'étonne qu'il vous laisse travailler dans une auberge. Qu'est-il pour vous ? demanda-t-il soudain d'un ton rude. L'aimez-vous autant que son cheval ?

Stupéfaite, Zita le contempla un instant sans mot dire. Puis comprenant qu'en parlant ainsi il la prenait pour une de ces femmes qu'il avait la réputation de fréquenter, elle déclara d'un ton glacial :

— Vos propos sont offensants, Votre Majesté. Vous me permettez donc de vous quitter.

Mais le roi saisit vivement Pégase par la bride, le maintint fermement, tandis qu'il se cabrait.

— Vous ne pouvez pas partir, je veux vous parler.

— Je ne suis pas certaine de souhaiter vous entendre, Sire.

Mais en rencontrant son regard, Zita sut qu'elle n'aurait pas la force de tourner bride. Ils restèrent un long moment les yeux dans les yeux, puis le roi dit calmement :

— Pardonnez-moi, mais chacune de vos paroles, chacun de vos actes me déconcertent. D'ailleurs si vous ne répondez pas enfin à mes questions, je crois bien que je vais devenir fou !

Zita détourna le regard, tout intimidée par le sérieux de sa voix.

— Je ne comprends pas pourquoi Votre Majesté... se préoccupe de moi.

— C'est la première remarque stupide que je vous entends prononcer, répondit le souverain en libérant Pégase. Continuons cette promenade, voulez-vous ?

Des écharpes de brouillard s'accrochaient encore aux arbres, dissimulant le palais à leurs yeux, les isolant dans un monde enchanté qui n'appartenait qu'à eux et où le tintement des harnais troublait seul le silence.

— J'attends, dit le roi quand ils eurent chevauché quelque temps en silence.

Consciente de l'attention soutenue avec laquelle il l'observait, Zita se réjouissait de sa perplexité.

— Quoi donc ? demanda-t-elle.

— Vos explications.

— N'est-il pas plus amusant de penser que c'est le destin qui a croisé nos chemins et que, comme dans les rêves, il n'y a ni explications, ni raisons ? Les rêves n'ont de charme que si l'on ne s'éveille pas, poursuivit-elle, que si l'on ne cherche pas à les réaliser.

— Envisageriez-vous sérieusement de me quitter ce matin sans que

j'en sache davantage sur vous ?

— Pourquoi pas ? Je ne cherchais pas à vous rencontrer.

— Le destin en a décidé autrement. Lui, et vous, qui occupiez mes pensées au point de m'interdire le sommeil.

Troublée — le sommeil ne l'avait-il pas fuie pour les mêmes raisons ? — Zita n'en laissa néanmoins rien paraître.

— Votre Majesté exagère ! Vous devez sans doute cette insomnie à votre dîner d'hier soir ou à un excès de champagne.

— Vous savez aussi bien que moi que c'est faux, répliqua le roi. Je parle sérieusement, Zita. Depuis notre rencontre à l'auberge, je n'ai pensé qu'à vous.

— Comme c'est étrange, murmura Zita.

« Moi aussi », avait-elle failli ajouter.

Le cheval du roi fit un soudain écart, et il dut le maîtriser.

— Attachons nos chevaux quelque part, dit-il alors. Il faut que je vous parle !

— Il y a une petite auberge, tout près, déclara Zita. Vous n'avez peut-être pas encore déjeuné, et je suis sûre qu'ils auront du café à nous offrir.

— Je dois avouer que je me suis glissé hors du palais sans prévenir personne, dit le roi en souriant. J'aurais provoqué la plus grande confusion en demandant un cheval si tôt, et on aurait trouvé étrange que je souhaite partir seul.

Zita pouvait bien comprendre, sachant qu'un ordre si matinal aurait mis sur le pied de guerre non seulement les valets d'écurie, mais tous les domestiques du palais. Elle évita toutefois d'en faire la remarque pour ne pas éveiller les soupçons du roi et mit son cheval au trot.

Ils arrivèrent très vite à l'auberge, un petit chalet entouré d'arbres, situé à flanc de montagne. Il y avait des tables à l'extérieur, placées sous de petites tonnelles pour offrir un peu d'intimité. Elles étaient toutes inoccupées à cette heure matinale où personne ne commandait encore le vin léger de la région ou la bière de la capitale.

— Voulez-vous que je conduise votre cheval à l'écurie ? proposa le roi.

— Oh ! non, ça n'est pas la peine. Pégase n'ira pas très loin et reviendra dès que je l'appellerai.

— Il se nomme donc Pégase. S'il lui poussait des ailes et que vous vous envoliez avec lui, je n'en serais pas autrement surpris.

— Je vous promets de n'en rien faire avant d'avoir bu mon café, répliqua Zita.

Elle libéra Pégase et, pour ne pas avoir l'air d'avoir moins de pouvoir sur son cheval, le roi suivit son exemple, non sans une légère hésitation.

— Je crois que vous feriez mieux d'aller prévenir les hôteliers de notre présence, observa Zita. Ils ne s'attendent certainement pas à avoir des clients de si bonne heure.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle se dirigea vers une petite tonnelle. Le roi escomptait peut-être d'une servante d'auberge qu'elle se charge de cette tâche, mais ils étaient pour l'instant sur un pied d'égalité et en outre, elle ne tenait pas à courir le risque d'être reconnue par les hôteliers. Elle choisit donc un siège peu en vue afin que la personne qui les servirait ne la regarde pas de trop près.

L'absence du roi fut si longue que Zita commença à s'étonner. Il revint enfin, accompagné d'une femme âgée et corpulente.

— Il faudra que vous vous débrouilliez seul, monsieur, dit celle-ci en posant sans façons un plateau et une nappe sur la table. Je ne veux pas que mes croissants brûlent.

Elle repartit aussitôt sans même jeter un regard à Zita.

— Je commençais à m'inquiéter de votre sort, observa-t-elle en dépliant la nappe.

— Les croissants passaient avant moi.

Zita éclata de rire.

— Je sais pourquoi vous riez, dit le roi.

— Mais, bien sûr ! Sa Majesté le roi Maximilien obligé de céder le pas à un croissant ! Quelle belle leçon d'humilité !

— Je dois avouer que cela ne m'était encore jamais arrivé. C'est également la première fois que je suis en aussi ravissante compagnie, ajouta-t-il alors qu'elle lui tendait une tasse de café.

— Vous dites cela d'un ton bien léger; on voit que vous ne manquez pas d'entraînement.

N'importe quel homme de théâtre vous apprendrait à force de répétitions à prononcer ce compliment d'une manière plus convaincante.

— Vous *êtes* une actrice ! s'exclama le roi. Je savais bien que vous jouiez trop bien votre rôle à l'auberge !

— Si c'est ce que vous voulez croire, libre à vous !

— Je veux la vérité.

— Imaginez votre déception si je me révélais être la fille d'un cordonnier.

— Je ne crois pas qu'une fille de cordonnier pourrait avoir votre apparence, ni chevaucher un animal nommé Pégase comme si elle aussi descendait de l'Olympe.

— Très poétique ! fit Zita d'un ton moqueur.

— Vous me provoquez. Cessons cette comédie et parlons sérieusement.

— Je suis désolée de vous décevoir, mais je parle toujours ainsi.

— Vous ne me décevez pas. Vos propos sont en harmonie avec

votre personne: on les dirait sortis d'un rêve. Je crains simplement de m'éveiller.

— Surtout pas, dit vivement Zita. Arrêtez donc de vous pincer pour savoir si oui ou non vous dormez, sinon vous allez brusquement ouvrir les yeux pour vous retrouver dans votre chambre... et seul !

Elle avait parlé sans réfléchir et comprit, à l'expression du roi, qu'il s'était mépris sur le sens de ses derniers mots.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il d'un air contrarié. Que savez-vous de moi sinon que je suis un souverain en visite dans votre pays ?

Zita ne put s'empêcher de rire.

— Comment Votre Majesté peut-elle croire que nous ne sachions rien d'elle ? Les aventures amoureuses du roi Maximilien ne cessent d'alimenter les conversations des gens d'Aldross et ce, depuis ma plus tendre enfance.

— Et que raconte-t-on ?

Zita hésita. Elle pensait à Mme Goutier, à son maître de musique, et à leurs récits sur les actrices et les chanteuses de cafés-concerts, les conquêtes féminines du souverain...

— Qui vous a parlé de tout cela ? demanda soudain le roi qui ne l'avait pas quittée des yeux. Et pourquoi êtes-vous si prête à les croire ?

— Vous n'avez pas... le droit... de lire mes pensées, balbutia Zita en fuyant son regard.

— Pourquoi pas ? Je pense en effet savoir le faire, et c'est bien ce qui pouvait m'arriver de plus étrange et de plus inexplicable.

Comme malgré elle, Zita leva les yeux vers lui. Il disait vrai, car elle lisait aussi ses pensées et savait qu'il éprouvait pour elle plus que de l'intérêt, presque de la fascination.

En fait, en pensant à Zita, le roi avait été assailli de pensées si étranges, si troublantes que s'il avait décidé de partir à cheval à l'aube, c'était pour leur échapper.

— Pourquoi cela nous arrive-t-il, Zita ?

— Je... je n'admets rien de la sorte, fit-elle, soudain effrayée.

— Peut-être pas en paroles, dit le roi d'une voix sourde, mais il y a ces ondes qui vibrent entre nous.

— C'est faux ! Il ne faut pas dire cela.

— Pourquoi mentir et refuser quelque chose d'aussi merveilleux ? fit le roi en souriant. J'ai eu peur de ne jamais vous revoir, hier soir, mais à présent je sais que cette crainte était vaine. La force qui nous attire l'un vers l'autre est aussi puissante que l'influence exercée par la lune sur les marées.

— Vous n'auriez pu trouver meilleure image. La lune est bien loin dans les cieux, et quel que soit son effet sur la mer, il est impossible

qu'elles se rapprochent jamais l'une de l'autre.

— Absurde ! s'exclama le roi en abattant son poing sur la table avec violence. Il faut que nous nous voyions !

— C'est... impossible.

— Pourquoi ?

— Je vous l'ai dit : vous êtes un homme de la lune, d'un univers lointain et qui ne fréquente pas des êtres humains comme moi.

— Je *suis* un être humain, répliqua le roi. Et d'ailleurs, si besoin était, je suis sûr que Pégase vous emporterait jusqu'à la lune d'un seul coup d'aile.

Cette remarque inattendue fit rire Zita.

— Comme c'est dommage qu'il ne comprenne pas ! C'est un si beau compliment.

— Nous voilà revenus à Pégase, observa le roi, et vous ne m'avez toujours pas dit qui vous l'avait offert.

Zita garda le silence.

— La supposition que j'ai émise vous a offensée, mais il serait cruel de votre part de me laisser en proie à ce sentiment torturant qui m'était inconnu jusqu'à présent.

Zita ne put s'empêcher de lui jeter un regard interrogateur.

— Très bien, dit brusquement le roi, je suis jaloux comme je ne l'avais jamais été. Qui est-ce ?

— Je ne crois pas que Votre Majesté ait le droit de me poser... ce genre de questions.

— Donnez-moi ce droit, alors.

— Je... je ne comprends pas.

— Je crois que si, et j'ai peur de me montrer plus explicite.

Zita comprit alors qu'il lui offrait dans sa vie la place occupée par la Belle. Elle aurait dû réagir avec indignation, avec colère, mais en était incapable. Elle prenait un plaisir si intense, si étrange, à la présence du roi, à ses paroles, qu'elle cherchait désespérément un moyen d'éviter une dispute, une séparation brutale.

Le souverain, qui l'observait attentivement pour tenter de deviner ses pensées, y mit fin brusquement.

— Je ne peux croire en vous regardant que vous ne soyez pas pure. Avez-vous appartenu à un homme ?

La question était si directe, si insolente, que Zita le regarda un instant d'un air incrédule. Puis elle rougit violemment et, trop bouleversée pour réfléchir, s'écria :

— Bien sûr que non ! Comment pouvez-vous penser... une chose pareille !

Le roi poussa une exclamation de triomphe.

— Je le savais ! dit-il en lui prenant les mains. Pardonnez-moi, mais il y avait Pégase et ce généreux inconnu, et j'étais en proie à tous

les tourments de l'enfer.

— Vous... vous ne devriez pas me parler ainsi, dit Zita d'une voix hésitante.

Sa protestation était bien faible, mais les mains du roi emprisonnant les siennes lui ôtaient toute force. Elle sentait ces vibrations dont il avait parlé; elles se propageaient le long de ses bras et jusqu'à sa poitrine, comme des traits de lumière.

— Vous êtes si belle, dit le roi d'une voix sourde, si incroyablement belle ! J'ai toujours cru que ma mère devait avoir sa pareille quelque part dans le monde, mais je m'imaginais que ça ne pouvait être qu'en Hongrie.

— Pourquoi ne pas l'avoir cherchée là-bas ? parvint à demander Zita d'une voix défaillante.

— Pour plusieurs raisons. Je n'avais aucune envie de me marier, et le tempérament hongrois, impulsif, violent, passionné, m'a toujours semblé incompatible avec le métier de reine.

Zita le comprenait parfaitement car elle n'ignorait pas que la conduite de sa grand-mère avait souvent scandalisé les sujets pondérés de son nouveau pays. Il y avait eu aussi ces querelles violentes qui l'opposaient à son époux, le grand-duc, et qui avaient fait plus d'une fois vibrer le palais tout entier. Pourtant ils avaient été merveilleusement heureux ensemble, et leur présence avait ensoleillé la cour, selon l'expression d'un vieux courtisan romantique.

— Un des proverbes de mon pays dit qu'il vaut mieux vivre qu'exister, observa Zita à voix haute, et un autre affirme qu'il est préférable d'avoir trop chaud près de l'âtre que de périr de froid dans la neige.

— Vous êtes vraiment étonnante, fit le roi en éclatant de rire. Comment est-il possible que tant de beauté, d'intelligence et d'esprit soient réunis en un seul être ? Je suis de plus en plus convaincu que je rêve.

— Pourquoi essayer de vous réveiller, en ce cas ?

— J'y renoncerai volontiers si vous me promettez que nous rêvons et continuerons à rêver ensemble. Nous savons vous et moi que ce qui nous arrive est unique, poursuivit-il d'une voix vibrante. Nous devons nous rencontrer de toute éternité, et nous perdre à nouveau serait un crime que nous ne nous pardonnerions jamais.

— C'est pourtant inévitable, murmura Zita. Vous avez votre vie... et j'ai la mienne.

— Quelle est votre vie ? Pourquoi refusez-vous de m'en parler ? Mais qu'importe ! poursuivit-il devant le silence de la jeune fille. Pourquoi cela nous interdirait-il d'envisager l'avenir ensemble ? J'ai besoin de vous, Zita, de la femme que vous êtes mais aussi de votre aide, de l'inspiration que vous m'apporterez. Cela ne m'était encore

jamais arrivé, continua-t-il, mais je sens que grâce à vous je concevrai de nouveaux projets, de nouveaux intérêts, qui me seront utiles ainsi qu'au peuple que je gouverne.

Il s'interrompit brusquement et porta la main à son front.

— Je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela, reprit-il. J'ai l'impression que les mots me viennent aux lèvres sans l'intervention de mon esprit, ni de ma volonté. Et pourtant j'ai la certitude que c'est la vérité.

— Vous... vous me faites peur. Comment pouvez-vous en être si sûr ? Nous nous connaissons à peine.

— C'est vous qui refusez notre rêve à présent. Nous nous sommes rencontrés deux fois, et cela fait des centaines de vies que j'essaie de vous retrouver.

— Vous le croyez vraiment ? La théorie de la réincarnation m'a toujours intéressée mais je n'ai jamais trouvé personne à qui en parler.

Les coudes posés sur la table, le menton dans le creux de la main, Zita regardait le roi d'un air sérieux, et il ne put s'empêcher de sourire.

— Le sujet est vaste. Mais pour le moment, ce n'est pas la réincarnation qui m'intéresse, Zita, mais vous et moi. Voilà le problème qu'il nous faut discuter et résoudre sans plus tarder.

— Comment pouvons-nous décider quoi que ce soit aussi rapidement ?

— Je quitte l'Aldross demain, Zita. Et ce soir, je dois discuter de la position de nos deux pays vis-à-vis de l'Allemagne avec le grand-duc et son cabinet.

Presque malgré elle, une question monta aux lèvres de Zita :

— Avez-vous l'intention... d'épouser la princesse Sophie ?

— Est-ce là ce qu'attendent les gens d'Aldross ? demanda le roi après un bref silence.

— Bien sûr !

— Pourquoi ?

— Vous connaissez la réponse. Comment pourriez-vous ignorer les ambitions de Bismarck et de la Prusse ?

L'étonnement du roi fut visible mais il ne marqua qu'une brève hésitation avant de répondre :

— Ce soir, je proposerai au gouvernement de votre pays un renforcement de nos liens commerciaux et de notre collaboration militaire.

Zita poussa un petit cri de plaisir.

— Rien ne s'oppose à ce que nous concluions des accords de ce genre avec les autres monarchies et principautés qui nous entourent, poursuivit le roi.

— Une fédération ! s'exclama Zita. Quelle idée merveilleuse ! Et dire que personne n'y avait encore pensé ! ajouta-t-elle en songeant que son père et le Premier ministre avaient singulièrement manqué d'intelligence.

— Cela me paraît en effet tout à fait réalisable. Nous avons beaucoup en commun.

— C'est vraiment une idée de génie ! fit Zita, les yeux brillant d'excitation. Elle vous vaudra la reconnaissance de tous ceux qu'inquiétaient les ambitions de la Prusse.

— Comment pouvez-vous vous intéresser à de telles questions ? demanda le roi.

— Voilà que vous êtes grossier maintenant ! Selon vous, une femme ne devrait se soucier que de sa maison, de son mari et de ses enfants, n'est-ce pas ?

— Et comme vous ne disposez pas encore de ces trois centres d'intérêt, je vous croyais uniquement préoccupée de bals et du soin de votre apparence, bien sûr.

— Ce qui ne m'empêche pas d'avoir un cerveau, je suppose.

— Je m'en rends compte et je suis très heureux que vous approuviez mon plan.

— Je ne serai pas la seule; il sera certainement reçu avec enthousiasme par le grand-duc et son gouvernement.

S'avisant soudain que le roi s'exonérerait peut-être ainsi de l'obligation d'épouser Sophie, Zita s'interrompit, songeant à la déception qu'en éprouverait sa mère. Sensible au moindre de ses changements d'expression, le roi déclara:

— Vous avez une restriction ? Laquelle ?

Effrayée par la façon dont il devinait ses pensées, Zita se hâta de répondre:

— Je pensais à notre fédération — il faudra d'ailleurs lui trouver un autre nom, celui-ci fait trop penser à la Prusse. La Bulgarie ne devrait pas en faire partie.

— Pourquoi ? demanda le roi.

— Une révolution s'y prépare.

— Comment pouvez-vous le savoir ? fit-il en la contemplant avec stupeur.

Cette information, qui leur avait été communiquée par un de leurs parents, était totalement ignorée, et Zita se contenta de répondre d'un ton léger:

— Je l'ai entendu dire, voilà tout.

— Vous me rendez les choses encore plus difficiles, Zita, observa le roi en se penchant vers elle.

— Comment cela ?

— Comment voulez-vous que je ne m'interroge pas sur vos connaissances et sur cette facilité que vous avez à me parler en égale ? Les deux sont impensables chez une servante d'auberge.

— Vraiment, Votre Majesté ? fit Zita avec un petit rire. Vous me flattez.

— Voilà que vous manquez de naturel et que vous jouez la comédie, dit le roi d'un ton sévère. Je veux savoir la vérité.

— Je vous ai déjà supplié de vous contenter de notre rêve. La réalité ne pourrait que vous décevoir.

— Mon instinct m'affirme au contraire que je pourrais vous voir une éternité sans que vous me déceviez jamais.

— Vous partez demain, Sire, cela ne vous laisse guère le temps de perdre vos illusions.

Le roi regarda au loin et, comprenant qu'il cherchait une réponse, Zita se tut. Elle se servit d'une prune sur la table. Il leur faudrait bientôt regagner le palais. Mieux valait en effet que leur absence ne soit pas découverte. Car s'il était peu vraisemblable qu'on les soupçonne d'être partis ensemble, le palais abritait toutefois trop de gens qui ne demandaient qu'à rapporter à la grande-duchesse le moindre événement sortant de l'ordinaire.

— J'avais l'intention de partir demain pour la Bosnie, dit soudain

le roi. Mais j'ai changé d'avis.

— Ce serait effectivement le premier pays à associer à notre ligne de défense contre la Prusse.

— Je sais, mais il faudra que la Bosnie attende. Je veux d'abord me rendre dans ce château que je possède à une trentaine de kilomètres d'ici.

— Le château de Kovac ! s'exclama Zita.

— Vous en avez entendu parler ?

— Je sais que c'est une forteresse imprenable qui a autrefois été fort utile aux souverains du Valdenstein contre les attaques des guerriers de l'Aldross.

— J'avais oublié ce détail, fit le roi en riant. Eh bien, les guerriers ont disparu mais on y découvre toujours un panorama grandiose sur mon pays. Je voudrais vous le montrer, conclut-il en plongeant son regard dans les yeux de Zita.

Le cœur de la jeune fille s'arrêta de battre. Elle ne pouvait croire qu'il lui proposait vraiment de l'accompagner.

— C'est un château féérique, poursuivit-il doucement en lui prenant la main. Nous pour-rions y être heureux, Zita. J'y ai toujours séjourné seul et je sais à présent que c'était vous, votre présence, que j'appelais de tout mon être.

— Votre Majesté est-elle en train de me faire une proposition malhonnête et offensante ? parvint à murmurer Zita d'une voix entrecoupée par l'émotion.

— Vous savez bien qu'il s'agit de tout autre chose, répondit le roi avec violence. Mais je vous veux près de moi. Je veux vous parler, vous écouter, et surtout, vous aimer.

Zita chercha à lui retirer sa main mais il la serra plus étroitement encore.

— Votre Majesté se rend compte, je suppose, qu'il m'est impossible de jamais accepter... une suggestion de ce genre, dit-elle après un bref silence. Mais vous devriez regretter vos paroles pour une autre raison encore.

Le roi la regarda d'un air surpris.

— Votre gouvernement attend le résultat de votre mission en Aldross, poursuivit Zita. Vous vous devez au moins de les en informer. Votre pays sera certainement heureux de savoir que vous projetez une coalition regroupant la Serbie, la Bosnie et les nombreuses principautés qui ont un intérêt aussi vital que nous à cette alliance.

— En un mot, vous m'accusez de négligence, remarqua le roi un peu sèchement.

— Non, d'indifférence, répondit Zita sans réfléchir. Si vous êtes honnête, vous reconnaîtrez que vous faites passer vos intérêts avant ceux de votre pays et du mien.

Le roi la considéra avec stupeur.

— Si Votre Majesté veut bien régler notre note, dit-elle alors en se levant, je vais aller chercher les chevaux.

Sans attendre sa réponse, elle se dirigea vers le pré où leurs montures broutaient paisiblement. Elle siffla Pégase qui répondit immédiatement à son appel, imité après une légère hésitation par l'étalon du roi.

Consciente d'avoir provoqué l'étonnement mais sans doute aussi l'irritation du roi, Zita n'attendit pas son retour pour sauter en selle. Elle avait le sentiment désagréable que s'il s'approchait d'elle pour l'aider sa simple présence physique pourrait la conduire à s'excuser de ses paroles. Or, elle craignait de l'encourager ainsi à lui reparler du château.

« Comment a-t-il osé me faire une pareille proposition ! » se dit-elle. Mais c'était une indignation de commande. Si le roi l'avait traitée comme ces femmes qu'il poursuivait de ses assiduités à Paris ou invitait au Valdenstein, c'était entièrement sa faute, et elle le savait.

Pourtant, il avait gâché la rencontre la plus passionnante et la plus mystérieuse qu'elle ait jamais imaginée. Elle aurait voulu en garder un souvenir merveilleux, celui d'un rêve qui aurait illuminé sa vie morne et limitée de princesse. Mais honnêtement, elle l'avait bien mérité. N'avait-elle pas feint d'être une servante d'auberge ? Ne s'était-elle pas montrée familière et provocante ? Sa mère lui aurait très certainement reproché sa conduite même si leur conversation avait eu lieu dans un des salons du palais. « Il a cru que Pégase m'avait été donné par un protecteur, par un homme comme lui, se dit-elle, et mes dénégations ne l'ont qu'à moitié convaincu. C'est pour cela qu'il comprend mal mon refus. »

La porte de l'auberge s'ouvrit, et lorsque le roi apparut, Zita fut frappée une fois de plus par son allure majestueuse. Elle, en revanche, ne devait rien avoir de royal dans son apparence, puisque le souverain n'avait pas imaginé un instant qu'elle puisse être de sang noble. Il ne pouvait pas le deviner, bien sûr, mais fallait-il vraiment afficher ses origines pour qu'un homme sache que vous étiez pure et respectable ? N'aurait-il pas dû le deviner intuitivement ?

Dès que le roi fut en selle, Zita éperonna son cheval et partit en tête le long du chemin sinueux qui redescendait vers la vallée. Puis, dans la prairie, elle lança Pégase au galop, ne l'arrêtant que lorsque les tours et les clochers de la capitale furent en vue, ainsi que le palais.

D'une beauté imposante dans le soleil du matin, celui-ci apparut pourtant à Zita comme une prison dont les portes se refermeraient bientôt sur elle, lui interdisant à jamais de la fuir.

— Je pense que nous devrions nous séparer ici, Votre Majesté. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

— Est-ce de votre réputation que vous vous souciez ou de la mienne ?

— Des deux ! rétorqua Zita.

— C'est en tout cas raisonnable. Mais je ne vous laisserai pas partir avant que nous ayons convenu d'un rendez-vous.

— Je n'en vois pas l'intérêt.

— Moi, si. Vous ai-je offensée tout à l'heure ? demanda-t-il comme elle gardait le silence.

— Vous savez parfaitement que oui !

— Pardonnez-moi, dit-il d'un ton qui surprit Zita, mais je désire si ardemment vous parler, être près de vous. Il faut que je vous voie, même si vous ne me permettez pas de vous courtiser.

— C'est impossible. Nous allons nous quitter et nous ne nous reverrons plus.

— Mais pourquoi ? Pourquoi me chasser de votre vie sans explication ? Pourquoi ne pas me permettre au moins de vous rencontrer en simple citoyen d'Aldross ?

— Je ne peux pas vous répondre.

Puis elle reprit d'une voix hésitante :

— Je... j'ai pris beaucoup de plaisir, d'intérêt, à notre rencontre. Mais les rêves n'ont pas de lendemains; nous ne nous reverrons pas.

Zita eut soudain la conviction intime que le roi n'épouserait pas Sophie, que son projet de coalition avait, entre autres buts, celui d'éviter le mariage, du moins avec une princesse d'Aldross. Puis Maximilien parla à nouveau, et il y avait dans sa voix un accent désespéré qui la déconcerta.

— Que puis-je vous dire pour vous faire comprendre combien je désire vous revoir, Zita ? Je ne peux pas vous perdre !

— C'est pourtant inévitable.

— Pourquoi ? Pourquoi ?

— Nous pourrions passer la journée à en discuter, je suppose. Mais nous sommes attendus tous les deux et nous commettrions une erreur en éveillant la curiosité par une absence prolongée.

— Très bien, mais promettez-moi de venir me retrouver ici demain matin. Je ne dois quitter le palais qu'à dix heures et je pourrai donc être ici à cinq heures.

— Si je viens, de quoi parlerons-nous ?

— Une manière indirecte de me demander si je vous proposerai encore de m'accompagner, fit le roi en riant.

Zita garda le silence.

— Si je vous promets de ne pas aborder ce sujet, viendrez-vous ?

Ce serait là un engagement bien difficile à tenir. Car même s'ils parlaient de tout autre chose, la pensée de leur séparation prochaine ne les quitterait ni l'un ni l'autre. Mais elle ne put se résoudre à un

refus définitif.

— J'essaierai de venir, mais... ce sera peut-être impossible. Je ne sais pas. Ce matin, j'ai réussi à m'esquiver alors que tout le monde dormait encore.

— Comme moi, fit le roi en souriant. Donnez-moi votre main.

Elle obéit et, lui retirant son gant, il porta sa main à ses lèvres. Zita sentit leur pression sur sa peau et, instinctivement, involontairement, ses doigts étreignirent ceux du roi.

— Je ne saurais vous exprimer à quel point je désire vous revoir, dit-il avec douceur. Si vous ne venez pas demain, je chercherai à entrer en rapport avec vous. Rien ni personne ne nous empêchera de nous rencontrer à nouveau.

Il y avait dans sa voix une détermination farouche qui effraya Zita.

— Je sais pouvoir vous retrouver à l'auberge de la Croix-d'Or, poursuivit-il. Mais n'y a-t-il pas un autre endroit où je puisse vous voir ou vous écrire sans éveiller les soupçons ?

— Non, il n'y a que... l'auberge, répondit Zita très vite.

— C'est faux, mais je suppose que je dois m'estimer heureux d'avoir au moins la ressource de la Croix-d'Or, dit-il en portant à nouveau la main de la jeune fille à ses lèvres. Vous m'avez rappelé à mes devoirs de souverain, Zita, mais vous savez comme moi que je n'en suis pas moins un homme et que j'ai le droit d'en avoir les sentiments et les émotions.

Retournant doucement la main de Zita, il effleura sa paume d'un baiser. Une sensation inconnue s'empara de la jeune fille. Elle eut l'impression qu'un éclair la traversait, gagnait son cœur. C'était intense, électrisant, mais spirituel aussi. Par timidité et parce que ses propres sentiments l'effrayaient, Zita dégagea sa main d'un mouvement brusque, et Pégase broncha, empêchant le roi de la retenir.

— Au revoir, dit-elle doucement.

— Au revoir, Zita.

Ils se regardèrent longuement, et il y avait bien plus dans cet échange muet qu'il n'aurait jamais pu y avoir dans les mots, puis Zita fit faire volte-face à son cheval.

Sachant que le roi gagnerait le palais par l'entrée principale, elle prit une autre direction, galopant à bride abattue pour ramener Pégase à son box avant son arrivée.

De retour dans sa chambre, elle constata qu'il n'était pas encore huit heures, heure à laquelle sa femme de chambre venait quotidiennement l'éveiller. Chacun des instants qu'elle avait passés avec le roi avait été si intense, si riche en émotions inconnues, qu'elle n'aurait pas été surprise d'apprendre que son absence avait duré un jour entier, un an, ou même un siècle.

Étendue sur son lit, Zita laissa libre cours à ses pensées. Elle ne parvenait pas à chasser de son esprit la proposition que lui avait faite le roi. N'aurait-il pas été passionnant de partir avec lui dans ce château féérique, si elle n'avait pas été une princesse ? Mais elle se rappela aussitôt les récits de Mme Goutier : en agissant ainsi, elle aurait ressemblé à la Belle et à ces femmes qui ne retenaient l'attention du souverain qu'un bref instant et qu'il abandonnait pour le premier visage séduisant qu'il rencontrait.

Qu'éprouvaient ces femmes lorsqu'il les quittait ? De l'humiliation ? De la douleur ? Le sentiment que le soleil avait brutalement disparu de leur vie pour les laisser en proie aux ténèbres ? Zita se reprocha le cours de ses pensées. Mais elle avait beau essayer de s'indigner contre le roi, elle savait d'ores et déjà qu'on ne pouvait jouer avec le feu sans se brûler.

« Je ne rencontrerai jamais un homme plus séduisant, plus fascinant », se dit-elle. Sa simple présence avait stimulé son esprit, l'avait emplie d'une excitation inconnue, mystérieuse. Était-ce là ce qu'avaient ressenti les autres femmes, tout en sachant qu'elles ne le retiendraient pas longtemps, qu'il se lasserait de leurs charmes, de leur beauté ?

Sans bien savoir ce que cela signifiait, Zita savait toutefois qu'il leur « faisait l'amour », et elle se demanda ce qu'elle aurait éprouvé si le roi avait baisé ses lèvres au lieu de sa main. Elle sentait encore cet éclair qui l'avait traversée quand il avait frôlé sa paume et qui avait été à la fois plaisir et douleur. Était-ce à cela que les gens faisaient allusion lorsqu'ils parlaient d'extase dans l'amour ?

Brusquement, Zita sursauta. Le mot « amour » dansait maintenant en lettres de feu devant ses yeux. Se pouvait-il vraiment qu'elle aime le roi ? Pourtant quand il avait exprimé le désir de l'emmener avec lui, il ne lui avait pas parlé d'amour et, bien que cela lui parût étrange à présent, elle n'y avait pas pensé non plus.

Amour ! Ce mot, qui tenait pourtant une place si importante dans ses rêves, ne lui était pas venu à l'esprit en présence du souverain. Elle avait pris un intense plaisir à le rencontrer, à le regarder, à l'écouter, mais parce qu'il était roi, elle ne l'avait pas considéré comme un homme, un homme capable d'éprouver et d'inspirer de l'amour.

Elle s'était complu à le mystifier, à lui faire croire qu'elle était une servante d'auberge, à l'intriguer, à parer ses questions avec l'habileté d'un duelliste face à un adversaire à sa hauteur. Et voilà que ce qui n'avait été qu'un jeu, qu'un caprice, devenait tout à coup quelque chose de sérieux !

— Mais tout est fini maintenant, murmura Zita, et ce serait une erreur de nous revoir demain matin.

Songeant à l'obstination qu'il avait mise à lui arracher cette

promesse, elle sentit à nouveau le contact de ses lèvres sur sa paume. Elle frissonna, regardant sa main comme si elle s'attendait à y trouver leur empreinte. « Suis-je amoureuse ? Est-ce cela l'amour ? » Les questions se pressaient dans son esprit, et trop énervée pour rester allongée, elle alla à la fenêtre. Mais en contemplant le sommet enneigé des montagnes, elle s'imagina seule avec le roi dans ce château féérique qui dominait le Valdenstein, et ses paroles retentirent à ses oreilles : « Je veux vous aimer. »

La journée s'étira, interminable, jusqu'à cette heure où Maximilien devait rencontrer les membres du gouvernement. Au moment précis où Zita pensait à ses parents et à Sophie, qui devaient maintenant avoir compris que le souverain n'avait pas l'intention de se marier, Sophie entra dans la pièce.

Elle portait une de ses nouvelles robes, et sa coiffure avait été arrangée suivant les conseils, pourtant si décriés, de Zita. Mais son expression était loin d'être en harmonie avec sa tenue: elle avait l'air morne et déçu.

— Qu'y a-t-il, Sophie ?

— Papa emmène le roi à un dîner auquel ni maman ni moi ne sommes conviées.

— Cela n'aurait certainement pas été très amusant pour vous, Sophie. Vous n'aimez pas la politique, et ce sera leur unique sujet de conversation.

Mais comme sa sœur ne l'écoutait pas, elle s'interrompt.

— Le roi n'a pas demandé ma main à papa, dit alors Sophie.

— Oh ! je suis désolée ! Vous en êtes triste ? demanda Zita avec sympathie.

— Non, pas vraiment. Mais maman est furieuse. Elle dit qu'il n'avait pas le droit de nous donner de faux espoirs. Moi, je l'ai trouvé intimidant et ennuyeux; il avait toujours l'air de penser à autre chose en me parlant.

Elle se tut un instant avant d'ajouter:

— Je vais demander à maman d'inviter le margrave de Baden-Baden. Je suis sûre qu'il souhaite me faire sa cour, et cela me plairait beaucoup.

— J'espère qu'il vous épousera et que vous serez très heureuse ensemble, fit Zita sincère.

— Je ne pense pas que le roi puisse faire le bonheur d'une femme, observa Sophie. D'après maman, il est égoïste et il a une très mauvaise réputation. Je n'aurais pas aimé être mariée à un homme comme ça.

— Il pourrait en effet rendre une femme très malheureuse, reconnut Zita calmement.

— Il faut que j'aille retrouver maman. Nous devons dîner

ensemble. Il vaut mieux que vous restiez ici : le roi pourrait revenir à l'improviste et vous voir.

— C'est peu probable mais je suis très bien ici en compagnie de mon livre.

Elle avait parlé d'un ton léger, pensant arracher un sourire à sa sœur, mais celle-ci quitta la pièce, le visage fermé.

— Le roi a donc échappé au piège du mariage, murmura Zita pour elle-même.

Elle pensa brusquement que s'il avait connu sa véritable identité, il aurait peut-être souhaité l'épouser. Tout occupée du succès de son stratagème, cette idée ne lui était encore jamais venue. Elle la chassa toutefois en se rappelant les propos que le roi avait tenus sur le tempérament hongrois, « impulsif, violent, passionné, incompatible avec le métier de reine. » Or, c'était malheureusement son caractère ; elle était bien incapable de se montrer impassible, calme et terre à terre comme sa mère.

« En réalité, je n'ai aucune envie d'être reine, se dit-elle. Si j'étais amoureuse d'un roi, nous vivrions comme un couple ordinaire et non comme des souverains toujours aux ordres de leurs sujets. » Une fois Sophie mariée au margrave de Baden-Baden, elle-même parviendrait peut-être à trouver un grand-duc ou un prince de second plan qui partagerait son aversion pour la pompe et le cérémonial.

Mais au fond d'elle-même, Zita avait le désagréable sentiment qu'aucun homme n'exercerait jamais sur elle la même fascination que le roi. Il était si majestueux, il montait si merveilleusement bien à cheval, et puis il y avait ces vibrations entre eux, cette façon magique dont ils devinaient leurs pensées réciproques. « Non, non et non ! eut-elle envie de crier. Je ne l'aime pas ! »

Elle avait pourtant bien du mal à faire taire cette voix qui lui murmurait ceci : en quittant le roi, ce matin-là, elle avait laissé son cœur derrière elle.

Zita dîna seule, servie par un laquais qui, mal remis des fatigues de la veille, avait peine à réprimer ses bâillements.

— Voici un message que j'aurais dû remettre à Votre Altesse plus tôt, dit-il en apportant le café. Veuillez m'excuser.

Surprise, Zita ouvrit le billet et reconnut l'écriture de son père.

Je voulais monter vous voir avant de me rendre à ce dîner, ma chérie, mais j'en ai malheureusement été empêché. Nous partirons demain matin aussitôt après le départ du roi. Si nous tardions, des obstacles risqueraient fort de compromettre notre voyage au dernier moment, ce qui serait dommage.

Je vous propose donc de m'attendre à l'auberge de la Croix-d'Or où je

dois accompagner le roi. Dès qu'il aura franchi la frontière, nous nous mettrons en route pour notre « aventure ».

Je compte laisser un mot à votre mère et vous suggère d'en faire autant. Votre père affectionné.

Zita lut entre les lignes. Pour ne pas avoir à affronter les protestations et les objections que la grande-duchesse ne manquerait pas d'émettre, son père jugeait préférable de la mettre devant le fait accompli. C'était fort habile ! Son valet de chambre préparerait ce costume national qu'il revêtait toujours au cours de ses expéditions, et ils partiraient sans donner l'éveil.

« Papa est décidément aussi intrigant que moi », se dit-elle, amusée. Si seulement elle avait pu lui raconter ses propres ruses et le succès de son déguisement : il aurait été fier de son ingéniosité. Mais l'idée que le roi avait cru sa fille capable de partir seule avec lui dans son château l'aurait empli de colère.

Zita quitta la salle d'étude pour aller préparer ses bagages. Elle n'emportait qu'une chemise de nuit, deux chemisiers propres, des sous-vêtements, des brosses et des peignes, son nécessaire de toilette et, bien sûr, cette robe paysanne qu'elle avait déjà mise lors de sa première rencontre avec le souverain. Elle n'oublia pas non plus ses chaussures basses à boucles, plus confortables que ses bottes de cheval.

Ces vêtements simples dans lesquels elle se sentait parfaitement à l'aise lui semblaient le symbole même de cette vie libre et heureuse qu'elle aurait menée avec son père, loin du palais.

Zita avait déjà décidé qu'elle ne pourrait se rendre au rendez-vous fixé par le roi. Pégase avait une trop longue route devant lui pour qu'elle puisse lui infliger une fatigue supplémentaire. Son père ne se proposait-il pas d'escalader une montagne assez éloignée ?

D'ailleurs, s'il avait choisi d'aller si loin, c'était sans doute pour éviter les endroits où il était connu et pour ne pas rencontrer quelque « amie intime » en présence de sa fille. Zita se promit aussitôt de faire preuve de tact et de s'éloigner discrètement s'il paraissait s'intéresser à quelque jolie hôtelière.

C'était peut-être là une conduite répréhensible de la part d'un homme marié mais elle ne comprenait que trop bien ce besoin impérieux d'échapper à l'ennui du palais et à une épouse maniant le reproche en permanence.

— Oh ! comme j'aimerais pouvoir épouser un homme du peuple, s'exclama-t-elle tout haut, un joyeux paysan qui traverserait l'existence en riant et en chantant !

Pourtant, elle savait bien qu'elle était trop intelligente, trop cultivée, pour se satisfaire d'un homme ordinaire. Elle revit alors le roi

et se souvint de l'intérêt passionné qu'elle avait pris à sa conversation. Elle avait vibré à ses paroles comme elle l'avait fait au contact de ses lèvres, et c'était encore la même émotion lorsque leurs regards s'étaient rencontrés. L'aimait-elle ? Elle ne le savait pas, mais la question était là, obsédante, inquiétante. Que ne pouvait-elle fuir, ne plus jamais y penser !

Le roi quitta le palais plus tard que prévu, et Zita qui attendait l'arrivée du cortège à l'auberge de la Croix-d'Or se demanda si elle n'était pas responsable de ce contretemps. Mais sans doute s'accordait-elle trop d'importance. Le roi avait été irrité de ne pas la trouver, et il le serait peut-être encore plus de ne jamais découvrir le secret d'une servante d'auberge, mais il l'oublierait totalement sitôt la frontière franchie.

Comme il risquait toutefois de lui envoyer un message à l'auberge ou de se renseigner sur elle, elle se confia à Gretel.

— Vous avez vu Sa Majesté ! s'exclama celle-ci. Mais c'est merveilleux ! Et que vous a-t-elle dit ?

— Nous nous sommes rencontrés par hasard.

— A-t-il demandé la main de Sophie ?

— Non.

— Je parie que c'est votre faute !

— Mais non, fit Zita en riant. En réalité, je crois que le roi ne désire épouser personne. Après tout, il est célibataire depuis si longtemps !

— C'est vrai, et les voyageurs qui passent ici sont pleins d'anecdotes sur les actrices qu'il reçoit dans son palais. Mais je ne devrais pas vous raconter ça.

— Pourquoi pas ? De toute manière, j'en ai déjà entendu parler, répliqua Zita devant l'étonnement de Gretel.

— C'était passionnant de voir Sa Majesté en chair et en os, mais si elle n'épouse pas la princesse Sophie, je suppose que nous ne la reverrons plus jamais.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Oh ! il y a d'autres pays qui l'attirent bien davantage.

— Paris, par exemple !

— Qui pourrait l'en blâmer ? En France, on sait au moins ce qu'apprécie un homme en matière de divertissements ! Qu'avons-nous à offrir sinon des danses folkloriques et tous nos sommets enneigés ?

Zita éclata de rire. Gretel avait raison leur petit pays était bien morne pour un homme épris d'aventure.

Maximilien arriva avec près d'une heure de retard, changea de voiture et partit pour le Valdenstein sans même pénétrer dans l'auberge. « Il n'a même pas eu le curiosité de s'enquérir de ma présence », se dit Zita en le regardant s'éloigner depuis une fenêtre du premier étage avec le sentiment que leur relation prenait définitivement fin.

Son père ne tarda pas à la rejoindre.

— Je suis désolé, ma chérie, dit-il en jetant son chapeau sur le lit. Maximilien était en retard, et mon Premier ministre a absolument voulu avoir un dernier entretien avec lui. Ces hommes d'État ont toujours quelque chose à ajouter, un peu comme ces gens qui ont la manie des post-scriptum. Dieu sait pourquoi !

— Ils n'ont pas l'esprit aussi vif que vous ou moi, papa. Voilà pourquoi ils pensent à ce qu'ils auraient dû dire plus tard, dans leur lit ou dans leur bain.

Le grand-duc éclata de rire et elle quitta la pièce pour lui permettre de se changer.

— Il est trop tard pour que nous puissions gagner l'auberge où je comptais faire halte ce soir, déclara le grand-duc quand ils se mirent en route. Nous nous arrêterons à mi-chemin, près de ce lac où vous avez appris à nager.

— Tant mieux ! s'exclama Zita. Si je me souviens bien, l'auberge était ravissante.

Celle-ci était de surcroît très confortable, et la nourriture si succulente qu'ils y restèrent trois nuits.

Mais bien que Zita trouvât merveilleuses leurs randonnées dans les montagnes, bien qu'elle rît et plaisantât avec son père, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir un vide. Elle se reprochait de ne pas éprouver plus de bonheur à ce voyage, mais chaque matin en s'éveillant elle avait l'impression d'avoir une pierre à la place du cœur, et chaque soir dans sa chambre, le roi revenait hanter ses pensées quoi qu'elle fît pour l'en chasser.

S'était-elle montrée trop cruelle en n'allant pas le trouver le matin de son départ ? L'avait-il attendue longtemps en espérant sa venue jusqu'au dernier moment ? D'un haussement d'épaules, elle repoussait cette idée: pourquoi se serait-il soucié d'elle alors que des dizaines de femmes de toutes conditions, de toutes tournures et de toutes tailles ne demandaient qu'à lui tomber dans les bras ! Il ne s'était intéressé à elle que parce qu'elle l'avait intrigué et qu'il n'avait pas réussi à percer le secret caché derrière son apparence et son intelligence. Il était certainement convaincu que cette intuition dont il était si fier lui permettait de juger n'importe quelle femme rapidement et infailliblement. Eh bien, en ce qui la concernait, il s'était trompé, et ça ne pouvait lui être que salutaire !

Mais dans ce combat inégal, c'était elle qui avait été blessée. Elle était assez intelligente pour se rendre compte que le roi ne lui aurait pas paru aussi irrésistible, aussi fascinant, — plus sans doute que dans la réalité — si elle avait mené une vie moins retirée. « A Paris ou même en Angleterre, j'aurais vraisemblablement vu des dizaines d'hommes aussi beaux que lui, se disait-elle. Cela m'aurait au moins évité de le croire exceptionnel et unique au point de ne pouvoir l'oublier. »

Et en effet, même dans la journée, même lorsqu'elle se forçait à concentrer toute son attention sur son père, la pensée du roi ne la quittait jamais, jetant une ombre sur son bonheur.

Pourtant cette existence libre, en pleine nature, loin des humeurs et des remontrances de la grande-duchesse, était un véritable délice pour Zita. Elle retrouva avec plaisir le lac de son enfance. Limpide, cerné de hautes montagnes escarpées, renvoyant au ciel son éclat, il revêtait une beauté féerique. Elle se demanda souvent, malgré elle, ce qu'elle éprouverait à s'y baigner avec l'homme qu'elle aimait. Après avoir nagé, ils se seraient reposés au soleil en parlant de leurs rêves et, bien sûr, de leur amour.

Mais elle se reprochait bien vite ces pensées: quel homme de son rang aurait accepté sans frémir que son épouse se baigne dans un endroit public, même s'il était le seul à la voir ? « J'ai bien de la chance que papa soit aussi large d'esprit, et je suis bien ingrate de souhaiter une autre compagnie que la sienne », se reprochait-elle.

Zita savait qu'elle rendait son père heureux et qu'il prenait beaucoup de plaisir à leur voyage, et elle l'entourait de beaucoup d'affection et d'attentions.

— Ce sont mes premières vacances depuis bien longtemps, lui dit-il un jour.

— C'est une simple impression, répondit Zita d'un ton moqueur. Si je ne m'abuse, vous avez disparu une semaine entière, l'année dernière. Maman était même de si méchante humeur que tous les domestiques du palais songeaient à donner leur congé !

— Ah ! oui, je me souviens. Mais cela fait tout de même une éternité que je ne me suis senti aussi libre.

— Nous allons tâcher d'en profiter le plus possible.

Le quatrième jour, ils partirent de bon matin et, après avoir chevauché une grande partie de la journée, le grand-duc désigna à Zita une montagne plus élevée que les autres dont le sommet, nu et déchiqueté, était encore revêtu d'une importante couche de neige.

— Elle a l'air très élevée, papa, observa Zita.

— En effet. Maximilien m'a dit qu'elle était plus élevée que toutes celles du Valdenstein.

— Il l'a escaladée ?

— C'est possible. Il connaissait l'auberge où nous allons séjourner et m'a parlé de son confort.

Zita se demanda si le roi était venu là incognito en compagnie de quelque ravissante maîtresse. Puis elle se rappela son penchant pour les actrices parfumées, parées de bijoux, se prélassant dans de luxueuses chambres à coucher aux meubles élégants, avec une cohorte de serviteurs à leur disposition. Il était peu vraisemblable que le retour à une existence rustique et rudimentaire présentât beaucoup d'attrait à leurs yeux, surtout si avant de réussir elles avaient connu les privations et la misère.

Pour Zita, c'était exactement l'inverse. Elle aimait le plancher nu des auberges que couvrait parfois une peau d'ours ou de chèvre; elle trouvait amusants ces lits clos et leur matelas de duvet qui protégeaient les paysans du froid de l'hiver; et il lui était égal d'avoir à se laver à l'eau froide, surtout en été.

— Vous êtes bien silencieuse, mon enfant, dit soudain le grand-duc. Où sont passés vos rires!

— Je pensais au bonheur d'être en votre compagnie et à celui de vivre simplement, sans domestique, sans personne pour critiquer notre tenue.

— Votre mère désapprouverait en effet mon foulard de soie et mes bras de chemise, dit le grand-duc en riant.

— Je dois vous avouer qu'en ce moment mon estomac me préoccupe bien davantage que mon apparence. J'espère que nous aurons droit à un solide dîner, ce soir.

— A en croire Maximilien, la nourriture est excellente. Espérons donc que nous ne serons pas déçus.

Une fois de plus, Zita se sentit troublée en entendant prononcer ce nom. Pourtant lorsqu'elle l'avait vu disparaître à la Croix-d'Or, ne laissant derrière lui qu'un nuage de poussière et un paysage désert, elle avait eu l'étrange impression qu'un chapitre de sa vie s'achevait et qu'elle ne le reverrait plus jamais.

Le soleil commençait à baisser à l'horizon quand le grand-duc et sa fille quittèrent la vallée pour suivre un petit chemin sinueux qui s'élevait à travers pins. Ils chevauchèrent longtemps, et Zita commençait à craindre qu'ils ne se soient égarés lorsqu'ils aperçurent un ravissant chalet au toit en pignon qui semblait sortir d'un livre d'images.

— Nous l'avons enfin trouvé, papa. Comme c'est joli !

A son grand étonnement, plusieurs voyageurs occupaient les tables dressées devant l'auberge. Cela n'avait rien d'exceptionnel en cette période estivale, mais l'endroit était si isolé qu'elle l'aurait plutôt imaginé désert.

Ils conduisirent leurs chevaux à l'écurie, rudimentaire mais

convenable, et n'y trouvant personne, ils les installèrent eux-mêmes dans des stalles bien fournies en eau et en paille. Après les avoir débarrassés de leur selle, ils se dirigèrent vers l'auberge. Mais au lieu de gagner l'entrée principale, le grand-duc frappa à la porte de la cuisine.

— Y a-t-il quelqu'un pour accueillir un voyageur fatigué ? cria-t-il d'une voix forte.

Une femme apparut, dont le visage sembla aussitôt familier à Zita. Lorsqu'elle s'avança vers eux, son sourire de bienvenue fit brutalement place à une expression d'incrédulité.

— Non ! Non ! C'est impossible ! s'exclama-t-elle avec un cri de joie.

— Nevi ! s'écria le grand-duc en lui tendant les mains.

Zita se souvint alors de cette ravissante jeune femme qui avait été si heureuse de voir son père bien des années auparavant et à laquelle il avait dit : « Je tiens toujours mes promesses, Nevi, et cette fois j'ai amené ma fille pour qu'elle puisse rencontrer la plus jolie femme de tout l'Aldross. »

Le temps avait passé, mais Nevi était toujours aussi belle. Et ses yeux étincelaient en regardant le grand-duc.

— Je n'arrive pas à y croire ! J'ai pensé si souvent à vous ! Mais j'étais sûre que vous ne viendriez jamais jusqu'ici.

— Je suis retourné une fois dans cette auberge où vous étiez autrefois, mais vous vous étiez envolée !

— C'était à cause de Rudolph, murmura Nevi. Il était si jaloux qu'il a voulu que nous nous installions dans une région du pays où vous ne pourriez pas me trouver.

— J'ai essayé, dit doucement le grand-duc. Peut-être est-il gênant pour vous que ma fille et moi-même séjournions ici, ajouta-t-il d'un ton dégaqué.

— Rudolph est mort dans un accident de montagne, il y a un an. L'auberge m'appartient désormais, et je m'en occupe avec quelques gentilles filles et un de mes neveux qui apprend le métier. Grâce à Dieu, nous n'avons personne en ce moment, ajouta-t-elle, et je vais pouvoir me consacrer entièrement à vous et à cette jolie demoiselle.

Se rappelant tout à coup l'existence de Zita, elle se tourna vers elle en s'exclamant :

— Comme vous avez grandi ! Vous n'êtes plus la petite fille dont je me souvenais.

— Nous vieillissons tous, observa le grand-duc, c'est malheureusement inéluctable.

Il parlait de ce ton moqueur qui lui était habituel mais avec une sorte d'enthousiasme juvénile que Zita ne lui avait jamais connu. Extrêmement séduisant comme à l'accoutumée, il paraissait soudain

beaucoup plus jeune.

Nevi installa le grand-duc dans une chambre confortable qui donnait sur la cour de l'auberge et Zita dans une chambre plus modeste mais qui offrait une belle vue sur la vallée.

— J'espère que vous y serez bien, dit-elle en l'y conduisant. Je ne peux pas vous dire quel plaisir j'ai à vous revoir vous et votre honorable père.

Zita était convaincue que Nevi connaissait leur véritable identité mais feignait de l'ignorer pour faire plaisir au grand-duc. Après s'être rafraîchie et avoir orné sa chevelure de ces rubans qu'elle ne portait pas pendant leurs chevauchées, elle rejoignit son père pour le dîner.

Leur table, dressée dehors dans une alcôve de verdure, lui rappelait la tonnelle sous laquelle elle avait discuté avec le roi. Elle regretta soudain de ne pas l'avoir revu comme il le lui avait demandé. Sans doute faisait-il route vers la Bosnie maintenant. S'il y trouvait l'épouse qu'il lui fallait, elle n'entendrait plus parler de lui qu'à travers ces commérages qui circulaient toujours entre le Valdenstein et l'Aldross. Mais que ce soit en Bosnie, en Serbie, ou dans ces petites principautés qu'elle lui avait signalées, il rencontrerait nécessairement des femmes qui, séduites par sa beauté, ne demanderaient qu'à l'épouser ou à lui céder.

« A quoi me sert ma vertu ? » se demanda Zita. Elle voyait le regard, si révélateur, que posait son père sur Nevi lorsqu'elle venait les servir ; elle devinait leur attirance mutuelle, l'exaltation croissante de son père, que trahissait sa voix, plus grave, plus vibrante; et elle n'y voyait rien que de très naturel.

Quand les derniers clients furent repartis vers la vallée, Nevi leur apporta le café et s'assit à leur table.

— Racontez-moi tout ce que vous avez fait depuis notre dernière rencontre, dit-elle au grand-duc. Si vous saviez comme vous m'avez manqué...

— Vous êtes encore plus belle que dans mon souvenir, répondit-il.

Zita but son café puis quitta discrètement la table pour leur permettre de parler plus librement. Elle voulait par-dessus tout que son père soit heureux et se promit cette fois de ne pas entendre ce petit rire tendre qu'elle avait surpris, enfant, en s'éveillant au cœur de la nuit.

Le soleil embrasait le couchant quand elle s'éloigna de l'auberge par un petit sentier qui serpentait entre les pins. Leur odeur embaumait l'air, et Zita eut l'impression de faire partie de la forêt, de vibrer de la même vie qu'elle, de la puiser à la même source. Elle parvint à un endroit dégagé d'où elle découvrit la vallée. Le brouillard se levait, effaçant les contours, donnant au paysage une beauté féérique, mystique, une beauté qu'aucun artiste ne pourrait jamais

rendre mais qui se gravait dans la mémoire, qui élevait le cœur et l'âme.

C'était un moment si parfait que Zita souhaita soudain ardemment pouvoir le partager avec le seul homme qui aurait pu comprendre, qui aurait éprouvé la même exaltation. Bien qu'elle n'ait jamais parlé de beauté avec le roi, elle était sûre qu'ils avaient la même sensibilité. Et pourtant, au lieu de chercher ce qui les rapprochait, elle s'était querellée avec lui. « Je me suis conduite comme une idiote », se reprocha-t-elle. Puis comme si la beauté qui s'offrait à ses regards lui était soudain devenue intolérable, elle se détourna pour reprendre le chemin de l'auberge.

Un bruit de pas la fit sursauter: quelqu'un approchait. Elle discerna un homme sur le sentier et s'irrita de cette intrusion : il allait lui falloir échanger de banales paroles de courtoisie alors qu'elle était toute à la beauté de la vallée et à la douleur poignante de ne pouvoir la partager avec le roi.

Elle hésitait, se demandant si elle n'allait pas tourner le dos à l'inconnu dans l'espoir qu'il passerait son chemin sans s'arrêter quand elle se figea sur place, persuadée que son imagination lui jouait un tour. Mais l'homme approchait toujours... et c'était le roi !

Pétrifiée, Zita le regarda s'avancer vers elle en souriant. Puis, éperdue de bonheur, n'écoutant que ce que lui dictait son cœur, elle se précipita impulsivement dans ses bras.

Lorsque les lèvres du roi se posèrent sur les siennes, ce fut comme si une lumière éblouissante les enveloppait. Zita sut alors qu'elle avait désiré ce baiser, qu'elle l'avait appelé de tout son être, sans même en avoir conscience. Elle retrouva ce trouble qu'elle avait éprouvé lorsqu'il avait embrassé sa paume, mais plus intense, plus exaltant. Et quand il l'attira plus étroitement contre lui, quand son baiser se fit plus exigeant, plus passionné, elle eut l'impression qu'il la transportait au cœur du soleil, au cœur d'un astre ardent qui embrasait son corps et son âme.

Puis, à l'instant précis où elle sentait qu'il était impossible d'éprouver quelque chose d'aussi intense, d'aussi merveilleux sans en mourir, le roi se détacha d'elle.

— Oh ! ma chérie ! murmura-t-il d'une voix changée, mal assurée. J'ai cru ne jamais vous retrouver !

Avant qu'elle ait pu répondre, il reprit ses lèvres avec une ardeur farouche comme si, pour conjurer sa crainte de l'avoir perdue, il avait voulu la faire sienne à jamais. Alors, avec un petit cri inarticulé, Zita enfouit la tête contre son épaule, le cœur battant. Elle vibrait tout entière d'un bonheur inexprimable; toutes les fibres de son être palpaient d'une vie intense; elle n'avait jamais éprouvé, jamais

imaginé quelque chose de semblable. Et c'était cela l'amour !

— Mon adorée ! Comment avez-vous pu me fuir ainsi ? J'ai failli devenir fou de désespoir à l'idée que je ne vous reverrais plus !

— Je... je n'ai pu faire autrement, balbutia Zita.

— Imaginez ce que j'ai éprouvé quand j'ai su que vous aviez disparu de l'auberge !

— Vous y êtes allé ?

— J'y ai envoyé un de mes plus fidèles serviteurs, et une dizaine d'autres vous ont cherchée dans toute la ville. Ne craignez rien, ma chérie, poursuivit-il en la sentant se raidir dans ses bras, ils ont été très discrets. Mais comment auraient-ils pu découvrir votre retraite ?

— Mais alors... pourquoi êtes-vous ici ?

— Je vous cherchais. Mais je vous expliquerai tout cela plus tard, ajouta-t-il devant son air stupéfait. Pour l'instant, je ne désire qu'une chose...

Sans lui laisser le temps de parler, il l'embrassa alors tendrement, longuement, jusqu'à ce qu'elle sente son corps s'embraser, brûler d'un plaisir intense, extatique, qui ne laissait plus de place à la pensée.

— Zita ! Que diable croyez-vous être en train de faire ?

Zita s'arracha non sans mal au monde céleste, radieux où l'avait transportée le roi. Son père était là, qui contemplait d'un air incrédule sa fille dans les bras d'un inconnu. Elle cherchait encore à reprendre ses esprits quand le roi se retourna.

— Majesté ! s'exclama le grand-duc, frappé de stupeur. Je ne savais pas que vous connaissiez Zita !

Le roi se figea et demanda d'un ton dur :

— Zita serait-elle vôtre, monsieur ? C'est une idée qui ne m'était jamais venue.

— Mienne ? Mais bien entendu ! répondit le grand-duc d'un ton sec, et vous comprendrez mon étonnement.

En regardant le roi, Zita comprit brutalement ses soupçons. Elle en fut consternée mais craignant qu'il ne révèle la ruse dont elle s'était rendue coupable, elle se hâta d'intervenir.

— Pardonnez-moi de ne vous en avoir rien dit, papa, mais j'ai rencontré Sa Majesté par hasard, un matin où nous nous promenions à cheval tous les deux.

L'étonnement qui se peignit alors sur le visage du roi l'aurait fait rire, si elle n'avait encore redouté qu'il ne laisse échapper des propos compromettants.

— Dois-je comprendre que Zita... est votre fille, monsieur ?

— Mais bien sûr, répondit le grand-duc avec humeur.

— Je ne l'ai pas rencontrée lorsque je séjournais chez vous, insista le roi.

Le grand-duc eut un air légèrement embarrassé.

— Ma femme a jugé préférable que vous ne voyiez que Sophie.

Puis se rendant compte qu'il justifiait sa conduite alors que celle du souverain était pour l'instant inqualifiable, il déclara :

— Je souhaiterais que Votre Majesté m'explique ce qui l'autorisait à...

— J'ai une faveur à vous demander, monsieur, dit le roi en l'interrompant d'une voix ferme. J'aimerais que vous m'accordiez la main de Zita.

Ce fut au tour du grand-duc de rester sans voix.

— C'est une demande à laquelle j'étais loin de m'attendre, Votre Majesté, dit-il enfin en se reprenant. Je pense que nous devrions en discuter devant un verre de vin.

Zita revint brutalement à la réalité. Elle s'éveillait d'un rêve merveilleux pour se rendre compte que les deux hommes décidaient de son avenir sans même la consulter. Or, si tout son être se tendait vers le roi, si le feu qu'il avait fait naître en elle brûlait encore, son esprit, lui, tenait un discours tout différent. Et tandis que son père et le roi se regardaient avec un sourire complice, elle sentit un vent glacial la transpercer.

Car elle voyait soudain défiler devant ses yeux ces femmes qui avaient aimé le roi, qui avaient fait partie de sa vie et qui, comme la Belle, l'attendaient certainement en cet instant précis. Elle entrerait dans la vie du roi et en sortirait pour être remplacée par d'autres et d'autres encore. Et cela, il lui était impossible de le supporter !

Au moment où son père la prenait par le bras pour la ramener vers l'auberge, elle déclara d'une voix claire et avec un calme surprenant :

— Si vous le permettez, messieurs, cette affaire me concerne aussi. Or, bien que profondément honorée par l'intérêt que me témoigne Sa Majesté, ma réponse est : non ! Je ne serai jamais sa femme !

Elle s'élança sur le sentier et courut à perdre haleine jusqu'à l'auberge. Une fois dans sa chambre, elle se jeta sur son lit et enfouit son visage dans l'oreiller. Elle savait qu'elle venait de se fermer la porte du paradis, mais son instinct de conservation, plus fort encore que l'enivrement de l'amour, lui disait que c'était sa seule chance de survie.

Bien plus tard, Zita entendit son père regagner sa chambre. Il ne vint pas lui souhaiter une bonne nuit, sans doute parce qu'il blâmait sa conduite et considérait qu'elle avait insulté le roi. Or, si elle l'avait humilié par son refus, n'avait-elle pas des raisons bien plus sérieuses de se sentir offensée ? Après tout, il lui avait d'abord proposé une place bien différente dans sa vie, sans deviner qu'elle n'accepterait pas. Et si à cause de cela, elle refusait de l'épouser, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même.

Ces réflexions n'atténuèrent en rien son accablement. Elle avait en outre la désagréable conviction que son père la harcèlerait pour la faire revenir sur sa décision. « Le roi va gâcher nos vacances », se dit-elle pleine de colère. Mais elle savait que c'était déjà le cas, car elle ne connaîtrait plus jamais le bonheur, ni la gaieté. Comment en effet pourrait-elle jamais oublier cette exaltation qu'elle avait éprouvée quand le roi l'avait embrassée, la pression de ses lèvres sur les siennes, ce feu délicieux qui avait couru dans ses veines ? « Je l'aime ! » reconnut-elle avec désespoir.

Cela ne suffisait pas ! Car même s'ils vivaient heureux quelque temps, le roi se laisserait d'elle comme il l'avait fait de toutes les femmes avant elle. Pour échapper à la monotonie du mariage, il s'esquiverait alors pour aller à Paris ou dans les montagnes, comme son père. Comment pourrait-elle le supporter ? Si cela arrivait, quelque effort qu'elle fît pour se maîtriser, elle aurait envie de tuer la femme qui l'aurait supplantée et elle risquait même fort de le faire.

Que ressentirait-elle si, ne lui trouvant plus d'attraits, le roi la laissait seule dans le palais pour aller goûter aux plaisirs d'un nouveau visage, de nouveaux appas dans le château voisin ? « J'en mourrais, se dit-elle avec désespoir, ou alors je commettrais un crime terrible que personne ne pourrait jamais me pardonner. »

Et pourtant, le roi lui avait ouvert un monde de sensations inconnues, lui avait fait entrevoir un bonheur qu'aucun autre homme ne pourrait jamais lui apporter.

Les infidélités du roi la poussaient à refuser ce mariage, mais également celles de son père, de tous les hommes ! C'était dans leur nature, et elle l'acceptait. Mais elle refusait la souffrance, l'humiliation. Elle ne voulait pas être la femme délaissée d'un homme qu'elle adorerait et qui n'aurait que faire d'elle. Elle n'était pas comme sa mère ; l'oubli et le pardon n'étaient pas dans son caractère. Elle se refusait à attendre docilement le retour d'un époux volage.

Elle pourrait bien sûr riposter, prendre un amant et s'afficher en sa compagnie. Mais si l'intensité de son amour pour le roi ne faiblissait pas, comment pourrait-elle jamais accepter qu'un autre homme la touche ou même la courtise ?

Les tourments qu'elle éprouverait en épousant le roi lui apparaissaient sous une lumière si vive que ses souffrances présentes n'étaient rien en comparaison. « Jamais je ne serai sa femme. Jamais ! » Malgré son amour brûlant pour lui, malgré la certitude effrayante que s'il apparaissait soudain, elle se précipiterait dans ses bras, il n'y avait pas de solution, pas d'issue heureuse possible. Il ne lui restait plus qu'à convaincre son père de l'inflexibilité de sa décision.

Les étoiles brillaient dans le ciel, et leur éclat parut blessant à Zita, comme s'il rendait sa douleur plus intense. Elle se leva pour fermer les

rideaux avec le sentiment qu'elle réfléchirait plus calmement si seule la lumière des bougies éclairait sa chambre. Mais en se recouchant, malgré le moelleux de son matelas de plumes, elle eut l'impression de s'étendre sur un lit de pierres qui la meurtrissaient comme une martyre.

Incapable de trouver le sommeil, de chasser le roi de son esprit, elle se demanda alors où il passait la nuit, puisque Nevi leur avait déclaré qu'ils étaient ses seuls clients. « Mais pourquoi me préoccuper de son sort ? se dit-elle. Je ne changerai pas d'avis. Et d'ailleurs il se consolera bien vite dans les bras de la Belle ou d'une autre. » Une douleur fulgurante la traversa à cette pensée, comme si un couteau s'enfonçait dans son cœur. Mais elle ne faiblirait pas... même si le roi la suppliait à genoux !

Zita poussa soudain un cri de surprise: la porte de la chambre s'ouvrait... C'était le roi !

Maximilien s'avança lentement vers le lit. Il portait une longue robe de chambre qui le faisait paraître plus grand et plus imposant qu'à l'accoutumée. Les yeux écarquillés par la surprise, Zita le contempla un instant sans pouvoir prononcer un mot.

— Pourquoi... êtes-vous ici ? dit-elle enfin. Vous n'avez pas le droit...

— Il faut que je vous parle, Zita, répondit-il calmement, et comme vous pourriez vous enfuir une fois de plus, je ne peux le faire qu'ici où je suis sûr que vous m'écoutez jusqu'au bout.

— Nous n'avons rien à nous dire !

— Ce n'est pas mon avis, et vous n'avez pas d'autre solution que de m'écouter.

— Cela ne servira à rien, je ne changerai pas d'avis !

Dans son saisissement, Zita s'était redressée dans son lit, et à la lueur des bougies, sa fine chemise de nuit brodée de dentelle était fort transparente. Elle se couvrit aussitôt de son drap et crut voir un sourire se dessiner sur les lèvres du souverain. Il s'assit au bord de son lit, et cette présence si proche fit battre le cœur de Zita frénétiquement. Elle sentait ces vibrations qui émanaient de lui avec une telle intensité qu'il lui était difficile de les ignorer.

Elle se força pourtant à prendre un ton agressif pour déclarer:

— Vous n'avez pas le droit d'être dans ma chambre. C'est très inconvenant, et papa serait outré s'il le savait.

Dans son trouble, elle n'osait pas le regarder mais elle savait bien que toutes ses paroles seraient vaines.

— Il ne me semble pas que vous ayez beaucoup respecté les convenances depuis que je vous connais, Zita. Je ne fais que prendre ma revanche.

— C'était différent.

— Ah, oui ?

— Lorsque je me suis déguisée en servante, c'était seulement pour vous voir, parce que maman m'avait interdit de paraître en votre présence.

— Une conduite peu digne de la fille du grand-duc.

— Je voulais seulement savoir si tout ce qu'on racontait sur vous

était vrai.

— Vous éprouviez donc de la curiosité à mon égard ?

— Comme tous les citoyens d'Aldross.

— J'espère ne pas avoir déçu leur attente, fit le roi d'un ton sarcastique. Mais lorsque je vous ai vue, Zita, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui ne m'était jamais arrivé.

Elle ne put s'empêcher de le regarder à la dérobée. Il était extrêmement séduisant dans la pâle clarté des bougies, et il y avait dans son regard une expression qui lui rappela la manière dont il l'avait embrassée et ce bonheur extatique qu'elle avait éprouvé, cette impression d'être transportée au ciel.

Comme il attendait, elle se surprit à demander d'une voix tremblante :

— Qu'est-il arrivé ?

— Je suis tombé amoureux.

— Ce... ce n'est pas vrai.

— Si, et je vais vous raconter une histoire. Nous sommes si en accord l'un avec l'autre, si proches : vous comprendrez certainement ce que j'essaie de vous dire.

Elle ne devait pas l'écouter, elle devait lui ordonner de quitter sa chambre, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Ma mère était hongroise.

Cette déclaration, totalement inattendue, prit Zita au dépourvu.

— Hongroise ? Je n'en avais pas la moindre idée.

— Très peu de gens le savent, car même au Valdenstein on parle très peu d'elle. Mon père l'a épousée morganatiquement.

— Morganatiquement ?

— Mon père est tombé éperdument amoureux de ma mère dès qu'il l'a vue. Bien que noble, elle n'était pas de sang royal, et ils se sont mariés secrètement en Hongrie. Quand ils sont revenus au Valdenstein, mon grand-père n'a pu que s'incliner devant le fait accompli : leur mariage était légal.

— Cela devait être très romantique, murmura Zita.

— Oui. Mais si ma mère était très belle, elle était également très hongroise. Impulsive, violente et passionnée ! ajouta-t-il avec un sourire.

Il se tut un instant avant de reprendre posément :

— Ce sont ces traits de caractère qui la rendaient si chère à mon père, et ce sont eux que je trouve irrésistibles en vous.

— Mais, vous avez dit...

— Je sais, et je vous dois une explication.

Son regard se fit lointain comme s'il revivait le passé.

— Lorsque ma mère est morte — j'avais six ans —, mon père en a conçu un désespoir sans fond. Sans la femme qu'il aimait, la vie lui

était totalement indifférente. Il a cédé aux pressions de son entourage et consenti à un mariage de convenance. Personne ne peut comprendre mieux que vous ce que ce genre d'union peut signifier pour un homme qui sait ce qu'est l'amour et qui s'aperçoit que sans lui son mariage est vide et absurde.

Il faisait allusion à son père, Zita le savait mais elle garda le silence.

— Ma belle-mère est arrivée au palais avec la ferme intention d'effacer le souvenir de ma mère aussi radicalement que si elle n'avait jamais existé. Les hommes d'État du Valdenstein l'y ont aidée car ils avaient toujours eu honte de ce mariage secret qui interdisait à la femme du roi le titre de reine pour ne lui laisser que celui d'Altesse Sérénissime.

La voix du roi devint amère.

— Tous les portraits de ma mère ont été détruits ou mis à l'écart. Son nom n'était jamais prononcé, et il m'était interdit de parler d'elle.

Zita poussa un petit cri indigné.

— J'adorais ma mère, poursuivit le roi. Elle était l'être le plus merveilleux, le plus chaleureux, le plus aimant de ma courte vie. En la perdant, j'ai eu l'impression que le monde s'écroulait, et ma solitude a été atroce.

Zita imagine un petit garçon perdu dans un immense palais au milieu de gens qui exébraient tout ce qu'il avait adoré. Elle eut vers lui un mouvement instinctif qu'elle ne fit pourtant qu'esquisser. Elle craignait en le touchant de n'avoir plus la force de le repousser.

— Ce n'est pas tout, continua le roi. J'eus de nouvelles bonnes d'enfants qui s'acharnèrent à effacer tout ce qu'il pouvait y avoir de hongrois dans mon caractère. Si je parlais la langue de ma mère, on me punissait. Si je pleurais, on me corrigeait pour me guérir de mon émotivité et de mon goût de la comédie. Mes précepteurs avaient pour tâche principale de m'apprendre à ne jamais montrer mes émotions.

— Comment peut-on être si cruel envers un enfant ! s'écria Zita.

— La réponse est assez simple, fit le roi d'un ton amer, la reine était jalouse. Elle aimait mon père et savait que son amour ne serait jamais payé de retour : il ne pensait qu'à l'épouse qu'il avait perdue.

— Votre belle-mère devait souffrir, elle aussi, murmura Zita en pensant à sa mère.

— C'est vrai, mais c'est le drame de bien des mariages de convenance. Voilà pourquoi j'avais résolu qu'on ne m'y contraindrait jamais.

— Pourtant... vous êtes venu en Aldross pour épouser la fille du grand-duc, murmura Zita d'une voix hésitante.

— Mon Premier ministre m'avait convaincu qu'il me fallait un héritier. Si je meurs sans succession, l'Allemagne risque en effet de

s'immiscer dans les affaires du Valdenstein.

— C'est le raisonnement que nous nous étions tenu, dit Zita. Et comme ce mariage aurait été à l'avantage de nos deux pays, papa croyait que vous demanderiez la main de Sophie.

— Je l'aurais peut-être fait, répondit le roi avec gravité, mais je vous ai rencontrée.

— Vous voulez dire que... cela vous a fait changer d'avis ?

— Quand je vous ai vue, ce jour-là, le soleil éclaboussait votre chevelure et un bref instant, j'ai cru ma mère revenue !

— Je lui ressemble donc ?

— J'ai une révélation à vous faire à ce sujet. J'avais souvent entendu parler de votre grand-mère, de sa beauté, de son tempérament, si hongrois. Avant de venir en Aldross, je me suis donc penché sur son arbre généalogique et j'ai découvert qu'une branche obscure des Ester-hazy était alliée aux Racoczy, la famille de ma mère.

Il s'interrompit un bref instant, puis, avec un sourire qui fit battre vite le cœur de Zita, il déclara :

— Vous voyez que nous avons beaucoup en commun, ma chérie.

— Mais vous avez dit que vous vous refusiez à épouser une Hongroise, protesta Zita.

— On m'avait si souvent répété que les Hongrois faisaient les pires souverains qui soient que j'avais commencé à le croire. J'essayais d'imposer silence à mon amour.

Zita eut l'air étonné mais ne l'interrompit pas.

— J'étais sur la défensive. Je me disais que vous ne pouviez occuper qu'une place transitoire dans ma vie, que le feu dont je brûlais pour vous s'éteindrait un jour, comme il l'avait toujours fait par le passé.

— C'est ce que j'avais entendu dire, murmura Zita. C'est pour cela que je ne veux pas vous épouser.

— Je sais. Avez-vous oublié que je peux lire vos pensées ? ajouta-t-il devant son air surpris. Vous vous êtes enfuie tout à l'heure parce que vous aviez peur de l'avenir, peur de souffrir à cause de moi.

— Comment... pouvez-vous le savoir ?

— Comment pourrais-je vous expliquer ce que j'éprouve pour vous ? Je vous aime comme je n'ai jamais aimé personne au monde !

— Qu'est-ce qui vous rend si sûr de cela ?

— Vous êtes tout ce que je désire depuis toujours sans avoir jamais espéré le trouver. Oh ! bien sûr, il y a eu d'autres femmes dans ma vie, ajouta-t-il comme par défi. Dès que j'ai pu échapper à la tutelle de ma belle-mère, j'ai profité de ma liberté comme n'importe quel homme l'aurait fait.

— Vous êtes allé à Paris !

— Oui, et j'y ai trouvé les joies et les plaisirs qui m'avaient fait si

cruellement défaut au Valdenstein, dans ce palais morne et lugubre.

— J'imagine sans peine lesquels !

— Bien sûr ! Il y a eu des femmes qui m'ont trouvé séduisant, qui m'ont amusé, avec qui j'ai dansé; des femmes prêtes à satisfaire tous mes désirs pourvu que je les couvre de bijoux et de parures et que je donne pour elles des soirées plus folles et plus extravagantes que toutes celles qui avaient précédé.

— Cela devait être une vie très gaie.

— J'y ai pris beaucoup de plaisir, reconnut le roi avec franchise. Mais on se lasse de ce genre d'existence comme de trop de foie gras, poursuivit-il avec un sourire triste. Lorsque mon père est mort, c'est presque avec reconnaissance que j'ai retrouvé le Valdenstein, mes chevaux, la montagne et tous ces sports qui faisaient ma joie autrefois, lorsque ma belle-mère ne me les interdisait pas.

— Qu'est-elle devenue ?

— Elle était allemande, et je l'ai renvoyée dans son pays.

— Allemande ?

— Elle venait du duché de Mildenburg où la population est à moitié prussienne. Ce qui, vous en conviendrez, explique en grande partie ce qu'il m'a fallu subir sous sa férule.

— Elle a consenti à partir ?

— Elle n'avait pas le choix, fit le roi d'un ton dur.

Zita poussa un petit soupir tandis qu'il poursuivait :

— Sans elle, j'étais mon propre maître et je pouvais agir à ma guise.

— ... et installer des femmes dans votre château.

— Comment le savez-vous ?

— Je crois que personne en Aldross n'ignore pourquoi le château et votre palais sont si proches.

Le roi la contempla longuement avant d'observer :

— Voilà donc l'autre raison qui motivait votre refus.

Zita rougit sans oser le regarder.

— Dois-je vous dire qu'il est vide, fit-il à voix basse, et qu'il le restera ?

— Jusqu'à ce que vous en ayez à nouveau besoin ?

— Si c'était le cas, cela signifierait que vous êtes morte ou que vous ne m'aimez plus.

— Comment puis-je en être sûre ?

— En vous servant de votre intuition, cette faculté si hongroise, si incompréhensible aux autres, et qui pourtant fait partie intégrante de notre personnalité.

— Je... je persiste à croire que ce serait une erreur de nous marier. Je comprends ce que vous cherchez à me dire... mais je ne souhaite pas être reine, et...

Elle hésita, cherchant ses mots.

— Je n'écouterai pas vos arguments, Zita. Je vous épouserai, avec ou sans votre consentement, et je n'ai pas l'intention de vous laisser dire non !

Le ton était calme et mesuré, mais Zita sentit qu'elle se heurtait à une volonté d'acier. Il était préparé à mener contre elle un combat dont elle savait, intuitivement, qu'elle ne sortirait pas victorieuse. Mais elle hésitait encore; la violence, l'intensité de son amour pour lui, plus douloureuse qu'agréable, l'effrayait.

— Si vous partiez maintenant, dit-elle très vite, nous pourrions tout oublier. Vous trouveriez une reine raisonnable qui accepterait vos autres... intérêts. Nous sommes hongrois tous les deux et notre mariage ne pourrait être qu'orageux. Nous risquerions de nous déchirer, conclut-elle en pensant à la jalousie farouche dont elle ferait preuve à son égard.

Si le roi lui était infidèle, ce ne serait pas seulement sa rivale qu'elle aurait envie de tuer, mais lui aussi.

Le roi ne l'avait pas quittée des yeux et à sa surprise, il se mit à rire.

— Oh ! ma chérie, croyez-vous que je ne devine pas vos pensées ! Lorsque je me suis figuré que le grand-duc était votre amant, j'ai éprouvé la même chose. J'ai eu envie de le tuer pour vous reprendre. Vous êtes mienne, Zita, et j'abattrais l'homme qui oserait vous toucher.

Il parlait avec une telle véhémence que Zita frémit.

— Nous nous querellerons peut-être, continua-t-il. Mais ce ne seront que des orages passagers, aussi violents soient-ils. Lorsque nous nous réconcilierons, le ciel redeviendra limpide, et notre amour brûlera à nouveau, aussi ardent que le soleil.

La passion qui vibrait dans sa voix la fit frissonner de nouveau, amenant en elle ce trouble qu'elle avait ressenti sous ses baisers.

— Je vous aime, disait le roi. Et comme je suis farouchement décidé à ne pas vous perdre à nouveau, je vais vous laisser le choix entre deux possibilités.

— Lesquelles ?

— Voici la première : vous consentez à m'épouser. Et puisque selon votre propre avis, il est de la plus haute importance que je mette sur pied cette fédération en visitant nos voisins, je vous emmène avec moi, et nous nous marions dans une semaine très exactement.

— C'est impossible !

— La deuxième possibilité, poursuivit le roi sans paraître l'entendre, serait que je reste ici ce soir et vous fasse mienne. Lorsque je dirai à votre père ce qui s'est passé, je suis convaincu qu'il acceptera immédiatement de m'accorder votre main.

— C'est du chantage ! s'écria Zita avec colère. Comment osez-vous ?

— Je sais que je peux vous rendre très heureuse. Je sais aussi qu'ensemble nous accomplirons de grandes choses pour le plus grand bien de nos deux pays et des autres.

— Vous parlez bien, répliqua Zita, mais vous ne me laissez pas la possibilité de refuser.

— Bien sûr que non, et pour une raison très simple : vous m'aimez autant que je vous aime, ma chérie. Je l'ai su à ce frisson qui vous a parcourue lorsque j'ai embrassé votre paume, poursuivait-il avec douceur, et j'en ai été convaincu tout à l'heure lorsque nous avons eu l'impression tous les deux d'avoir atteint le paradis.

C'était si vrai que Zita ne sut que répondre. Puis, sentant qu'elle ne devait pas capituler sans s'être défendue et avoir porté un dernier coup, elle déclara d'un ton de défi :

— Vous ne m'avez pas parlé de mariage avant de savoir que j'étais la fille du grand-duc.

— Je me demandais quand vous vous en souviendriez, fit le roi en souriant. Pourquoi croyez-vous que j'ai passé deux heures à grimper jusqu'à cette auberge pour y rencontrer votre père ?

— Je n'en sais rien.

— Mes hommes avaient fouillé la ville en vain pendant trois jours, et je désespérais de jamais vous retrouver.

— Ils ne me cherchaient pas là où il fallait.

— Vos amis de la Croix-d'Or ont bien gardé votre secret, observa le roi. Bref, j'ai pensé qu'il ne me restait plus qu'une seule solution.

— Laquelle ?

— Demander l'aide du grand-duc.

— En quoi pouvait-il vous être utile ?

— J'avais décidé de vous épouser morganatiquement. Or seul le grand-duc pouvait rendre ce mariage acceptable aux yeux du Valenstein.

— Vous... vous vouliez m'épouser secrètement ?

— Je savais que je ne pourrais pas être heureux autrement, répondit le roi simplement.

— J'ai du mal à le croire.

— Je vous en convaincrai. Mais je ne nie pas que les choses soient plus aisées à présent. Vous régnerez à mes côtés, mes ministres n'élèveront aucune objection, et mes sujets vous aimeront.

— Je ne pensais pas à eux... en refusant de vous épouser.

— Je sais exactement à qui vous pensiez, dit-il très vite. Mais il faut que vous les oubliiez. Elles étaient sans importance parce que sans en avoir vraiment conscience, c'était vous que je cherchais, vous que j'appelais de tout mon être. Comment ai-je pu être assez stupide

pour ne pas comprendre que seule une Hongroise pourrait me correspondre ! poursuivit-il. Mais je vous ai trouvée, mon amour, vous êtes mon complément comme je suis le vôtre.

Il l'enlaça et, quand ses lèvres se posèrent sur les siennes, Zita sentit s'évanouir ses dernières velléités de résistance. Elle s'abandonna tout entière à ce baiser qui les faisait vibrer à l'unisson, qui les fondait l'un en l'autre. Il l'embrassa encore, et ils quittèrent la terre pour ne plus faire qu'un tout avec les étoiles. Il l'embrassa jusqu'à ce que le même feu ardent les embrase.

Quand il se détacha d'elle, elle ne put que murmurer d'une voix défaillante, qu'elle ne reconnaissait pas :

— Je... vous aime ! Je vous aime !

— Dites-le encore, ordonna le roi. Dites-le jusqu'à ce que j'en sois convaincu.

— Je vous aime !

— Quand m'épouserez-vous ?

— Demain, ce soir... Même si... vous vous lassez de moi, cela en vaut la peine.

— Je vous aimerai toujours. Aucun mot ne pourra jamais décrire la profondeur et la beauté de notre amour, ma chérie.

— Je vous aime tant que je ne peux penser à rien d'autre, dit Zita en lui passant les bras autour du cou. Mais j'ai si peur de vous ennuyer, de vous perdre... Si vous me quittez... j'aurais envie de mourir.

— Nous ne nous séparerons jamais. Nous nous cherchons depuis tant de vies, ma chérie. Nous avons eu la chance merveilleuse de nous retrouver dans celle-ci, et il nous faudra des milliers d'années pour nous convaincre de notre amour.

— Si c'est vrai, dit Zita en se serrant plus étroitement contre lui, nous ne nous perdrons jamais et nous serons l'un à l'autre pour l'éternité, parce que nous ne sommes pas deux mais un.

Le roi ne répondit pas. Il l'embrassa seulement jusqu'à ce que les étoiles tombent du ciel et les recouvrent.

Le carrosse royal sortit du palais et suivit la rue principale sous les acclamations de la foule. Il y avait des fleurs à profusion, des drapeaux claquaient au vent sur chaque maison et à toutes les fenêtres, des gens agitaient mouchoirs et chapeaux sur leur passage.

Serrant étroitement la main du roi, Zita saluait tandis qu'on leur jetait des fleurs et que la voiture roulait lentement derrière l'escadron de cavalerie qui devait les escorter jusqu'à la frontière.

Quand ils eurent quitté la ville et que la foule fut moins dense, le roi demanda :

— Vous n'êtes pas trop fatiguée, ma chérie ?

— Comment pourrais-je l'être ? Je ne cesse de penser au bonheur de vous avoir rencontré. Vous rendez-vous compte que j'aurais pu être obligée d'épouser un homme aussi horriblement ennuyeux que le margrave de Baden-Baden ?

— Je trouve que votre sœur et lui sont faits l'un pour l'autre, fit le roi en riant.

— Sophie le pense aussi.

— Et nous sommes tout aussi assortis. Mais je crois que votre mère ne m'apprécie guère.

— Raison de plus pour qu'elle trouve notre mariage bien assorti : elle ne m'a jamais appréciée non plus.

Ils riaient encore, quand une pluie de pétales de roses lancés par un groupe d'écoliers vint interrompre leur conversation.

— Je voulais vous dire combien vous étiez belle dans votre robe de mariée, reprit le roi quand ils les eurent dépassés. Et vous êtes tout aussi ravissante avec cet élégant chapeau et ces plumes vertes.

— D'après maman, le vert porte malheur. Mais à moi, il porte chance, dit-elle en regardant l'émeraude que lui avait offerte Maximilien.

— Elle a la couleur de vos yeux, fit le roi avec douceur, de vos yeux qui brilleront ce soir de ce feu étrange qui s'y allume lorsque j'éveille votre désir.

— Vous... vous ne m'avez pas dit où nous passerions notre lune de miel, balbutia Zita en rougissant. Mais je crois que je le sais.

— Alors vous avez triché et lu mes pensées. Mais où pourrions-nous aller, sinon dans mon château de conte de fées ?

— J'en étais sûre. Je craignais toutefois que vous n'ayez honte.

— Pas le moins du monde. Je veux vous y emmener parce que jamais aucune autre femme n'y a pénétré. C'était le palais favori de ma mère, et elle l'a décoré d'une manière typiquement hongroise.

— Je l'aimerai autant que vous, murmura Zita.

Le roi porta sa main à ses lèvres et la foule, émue par ce geste touchant, les acclama avec un enthousiasme accru.

Ils firent halte à l'auberge de la Croix-d'Or où ils devaient changer de voiture, et Zita eut la surprise de découvrir qu'ils voyageraient non pas dans une Victoria, mais dans un élégant phaéton tiré par quatre chevaux.

Ayant pris congé des courtisans qui les avaient accompagnés, Zita tint à remercier Gretel.

— Je vous dois mon bonheur, Gretel, et j'espère que vous porterez ce présent en souvenir de nous deux.

— Il me serait impossible de vous oublier de toute façon, Votre Majesté.

En s'éloignant, Zita se réjouissait d'avance du moment où la jeune femme découvrirait la jolie broche sertie de diamants qu'elle lui avait offerte et qui s'ornait de ses initiales et de celles du roi.

Elle monta aux côtés de Maximilien, et ils se mirent en route avec quatre piqueurs pour toute escorte.

— Quelle merveilleuse idée vous avez eue, observa Zita.

— Je suis pressé, dit simplement le roi. Avec la voiture d'apparat et la cavalerie, nous aurions mis deux fois plus de temps.

— Je n'ai jamais vu un phaéton aussi original.

— Il vient de Paris, fit le roi avec une lueur malicieuse dans le regard.

— Tant que vous n'importerez rien d'autre de cette capitale, je ne me plaindrai pas, répliqua Zita.

— Vous aurez certainement envie de connaître Paris et d'y acheter de nouvelles toilettes, mais rien ne presse. Pour l'instant, je vous trouve ravissante et extrêmement désirable dans les robes de votre pays.

— Vous êtes vraiment peu flatteur pour les couturiers d'Aldross ! Je vous assure que toutes mes robes m'ont été garanties comme des modèles français. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un petit rire, maman les a toutes critiquées, ce qui prouve qu'elles sont très chics !

— Je vous ferai part de mon opinion. Mais à mon avis, rien ne saurait être plus séduisant que cette chemise de nuit que vous portiez lorsque je vous ai demandé votre main.

— Demandé ? s'exclama Zita avec indignation. Vous m'avez simplement appris que je *devais* vous épouser, oui ! En fait, je ne suis qu'une captive enchaînée au char du vainqueur !

— Alors que c'est moi qui ai perdu cette liberté qui m'était si précieuse, le jour où je vous ai rencontrée !

— Vous le regrettez déjà ?

— Je répondrai à cette question un peu plus tard, dit le roi en fouettant ses chevaux.

Le château était encore plus imposant et plus beau que ne l'avait imaginé Zita. Bâti très haut dans les montagnes, entouré de pics neigeux, il semblait sorti d'un rêve. Et lorsque le roi la prit dans ses bras pour lui faire franchir le seuil, elle se dit que c'était bien un rêve qu'ils vivaient, un rêve devenu réalité.

Dans le salon, un orchestre tzigane joua tandis qu'ils recevaient les félicitations du personnel et qu'on leur portait des toasts. Puis, la main dans la main, ils gagnèrent le premier étage. Après lui avoir montré les salles de réception qui offraient une vue sublime sur le paysage environnant, le roi la conduisit le long d'un couloir décoré de meubles et de tableaux inappréciables jusqu'à leurs appartements.

En pénétrant dans la chambre de la reine, Zita fut saisie d'une émotion étrange. Seule une sensibilité hongroise avait pu penser la décoration de la pièce, lui conférer cette extraordinaire beauté.

— C'était la chambre de ma mère, dit le roi.

— J'ai l'impression qu'elle nous voit... qu'elle se réjouit de votre bonheur.

Le roi alla verrouiller la porte puis, s'approchant de Zita, il dénoua les rubans qui retenaient son chapeau.

— Tous les domestiques sont hongrois, déclara-t-il. Je leur ai donné l'ordre de ne pas nous déranger.

Zita lui jeta un regard interrogateur, mais il défaisait déjà les boutons de son léger manteau, qui alla rejoindre son chapeau sur le divan.

— Cela fait près de trois heures que vous êtes ma femme, dit-il en l'enlaçant, et je n'ai pas encore eu l'occasion de vous embrasser. Après cette cérémonie si matinale et cette longue course en voiture, je suis d'avis que vous vous reposiez, mon amour.

Son intonation fit rougir Zita, et il ajouta en riant :

— Une expression consacrée qui pour l'instant signifie tout autre chose.

Lentement, tendrement, il effleura sa joue d'une caresse, et Zita ressentit un trouble étrange, comme si une petite flamme frôlait son visage, accélérant la course de son sang, suspendant sa respiration.

— Vous êtes si belle, murmura le roi. J'ai du mal à croire que vous êtes enfin mienne. J'ai l'impression que je rêve et que vous allez disparaître dès que j'ouvrirai les yeux.

— Il s'agit bien d'un rêve, mon époux chéri, un rêve dont nous ne devons jamais nous éveiller.

— Cela me semble bien impossible. D'ailleurs, pour que nous puissions continuer à rêver, je veux vous dire toute l'intensité de mon amour, tout ce que vous représentez pour moi.

Cherchant alors ses lèvres, il les effleura d'un baiser tendre puis, si délicatement que Zita s'en aperçut à peine, il déboutonna sa robe, qui glissa sur le sol.

Et quand un moment plus tard la douceur du lit l'accueillit et qu'elle contempla, éblouie, le soleil déclinant et un ciel aussi pur que les neiges éternelles au faite des montagnes, Zita n'était pas seule : le roi était à ses côtés. Lorsqu'il l'attira contre son corps puissant, couvrant de baisers ses cheveux, ses yeux, son nez, ses lèvres, elle laissa échapper un murmure de bonheur.

— Je vous aime. Ô mon merveilleux amour ! Je vous aime !

Elle ne savait pas si elle prononçait vraiment ces mots ou s'ils chantaient dans son esprit.

Puis le feu dont ils avaient brûlé tout le jour les emporta au-delà

des sommets de l'extase et jusqu'au ciel. Zita eut l'impression que le roi s'était emparé non seulement de son cœur, mais de son âme et... de son corps. Ils étaient un, pour cette vie, pour toutes celles à venir, dans le paradis éternel de l'amour.

Fin